NUMÉRO 67 30 SEPTEMBRE 1950

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Illinois U Library

LA DERNIÈRE CARRIOLE

ROMAN DE

JUAN-ANTONIO DE ZUNZUNEGUI

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR

M.-T. VAUTIER-AUDRAIN

II

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

LES LIVRES DU MOIS

par GEORGE ADAM

Depuis *Mont-Cinère*, qui révéla son talent en 1926, depuis *Adrienne Mesurat* surtout, l'œuvre romanesque de Julien Green n'a cessé, avec une lente et paisible certitude de se développer, de s'enrichir, de compléter le monde particulier à l'auteur qu'elle proposait dès ces premiers ouvrages. C'est un monde qui s'ouvre aux frontières communes de la réalité et de l'invisible et qui participe du caractère ambigu de la zone mystérieuse où il plante ses jalons. Les personnages qui le hantent ne sont pas des créatures arbitraires issues de la toute-puissance démiurgique de l'écrivain d'imagination, mais des êtres que l'on pourrait côtoyer un jour. Pourtant, ils s'évadent très vite des normes d'un siècle déterminé. A peine les a-t-on situés et placés dans un cadre commode, familier, voici qu'ils nous échappent pour nous proposer les énigmes d'une vie mystérieuse, horriblement personnelle et au cours de laquelle nous les voyons soudain assaillis par des démons : ils deviennent peu à peu des obsédés pour qui bientôt comptera seulement ce domaine fantasmagorique où, s'éloignant, ils s'enfoncent de plus en plus jusqu'à se perdre. Rien n'est plus frappant que cette permanence de la conception littéraire de Julien Green, dont les héros deviennent d'autant plus incompréhensibles qu'ils ont multiplié, devant nous, les raisons pour lesquelles nous devrions les connaître mieux.

Avec son goût des classifications et son immense connaissance de la production romanesque d'hier et d'aujourd'hui, Edmond Jaloux proposa naguère une jolie formule en prenant Julien Green, entre autres écrivains, comme exemple typique. Toutes corrections dues au temps mises à part, le *réalisme magique* me paraît, aujourd'hui encore, pouvoir définir l'art d'un Julien Green. Si l'on veut y réfléchir un moment, cette formule résume assez heureusement les traits dominants de livres comme *Leviathan* ou *Varouna*. Ou même comme ce *Moïra* (Plon, édit.), récemment paru et pour lequel, comme à l'habitude, les critiques ont mélangé à doses égales blâmes et louanges, s'accordant toutefois pour s'incliner devant les mérites exceptionnels de ce roman.

Phénomène courant, dira-t-on. Certes, mais dans ce cas particulier il semble bien ne refléter que cette incertitude fondamentale à laquelle critiques et lecteurs sont contraints par l'ambiguïté des personnages, l'atmosphère qui se bâtit lentement autour d'eux et jusqu'aux impulsions secrètes du romancier qu'ils nous forcent à supposer. D'autre part, s'ils acquièrent souvent un caractère symbolique, ce symbolisme ne s'explicite jamais, proposant toujours, au contraire, des interprétations diverses souvent contradictoires. Là encore, si le point de départ de l'auteur est un certain réalisme, il nous en propose très vite une multiplicité d'aspects, et des plus inattendus, des plus surnaturels, parfois.

Ce sont, effectivement, les procédés de la magie ; l'esprit critique, avant tout rationnel et déductif, se trouve réduit aux conjectures, c'est-à-dire à l'appréciation d'états d'âme. On peut ainsi, avec des raisons aussi estimables, quoique opposées, trouver que les relents d'homosexualité que dégagent certains personnages ou bien sont parfaitement odieux, l'auteur frôlant le scandale à trop bon compte (M. Jean Genet, à ce point de vue, ayant au moins le mérite d'une franchise totale), ou bien que l'ambiguïté provoquée par eux contribue efficacement à l'action voulue par l'écrivain (n'est-ce pas le cas pour certains poèmes de Verlaine et bien des chapitres de Marcel Proust ?).

Cependant, on limiterait étroitement le roman de Julien Green en s'arrêtant trop à des détails de ce genre, dont l'importance, toutefois, ne doit pas être sous-estimée dans l'économie de l'œuvre. Le personnage principal de *Moïra* suscite l'intérêt pour bien d'autres raisons. En effet, on nous présente un jeune Américain de dix-sept ou dix-huit ans, issu d'une famille de paysans, qui vient continuer ses études dans une université où il compte bien apprendre le grec, mais aux seules fins de pouvoir lire le Nouveau Testament dans le texte. Un résumé d'éditeur (sans doute approuvé par le romancier), nous raconte assez bien les aventures qui formeront la trame du livre : « Il n'a pas vingt ans, y lit-on, ses premiers contacts avec ses camarades l'effraient ; leur libertinage émoustillé par cynisme, l'atmosphère étrange de la pension de famille où il a trouvé logement augmentent son angoisse et son rigorisme. Il appartient à une secte particulièrement austère et le péché de la chair lui paraît le plus abominable des péchés. Tout, autour de lui, même la lecture de Shakespeare, évoque la puissance de la chair. Nous voyons monter en lui l'angoisse, l'obsession d'un être profondément religieux qui voudrait rester pur. Insociable et farouche, il ne trouve quelque paix qu'auprès d'un de ses camarades qui a décidé de devenir pasteur, mais comme il le trouve tiède et indulgent ! Sa pudeur intransigeante fait de lui un objet de moquerie pour ses condisciples dévergondés et Moïra, une jeune fille des plus faciles sera attirée, pour son malheur, par cette austérité. »

Exact dans ses termes, sinon dans son style, un tel résumé ne permet cependant pas d'accéder à l'essence secrète du jeune Joseph. Car les aventures, ici, comptent peu pour la compréhension du personnage ; elles n'ont le plus souvent qu'une valeur de symbole. Très rapidement nous en venons à comprendre que Joseph illustre le mythe de la Pureté et de la Foi et qu'il doit forcément se trouver un jour en posture de vaincu ; les romanciers sachant fort bien que les êtres faits d'une seule pièce ont peu de chance en ce monde. Moïra, qui est peut-être l'incarnation du

(Lire la suite page 3 couverture.)

Supplément au N° 259 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

DEUXIÈME PARTIE

Seigneur, donnez à chacun sa mort, sa juste mort, une mort qui vraiment naisse de notre vie... Parce que, nous autres mortels, nous ne sommes que l'écorce et la feuille. Et, comme le fruit naturel, tout en nous tend à la grande mort que chacun porte en soi.

Rainer-Maria RILKE.

ALORS que vingt et un ans après Alfredo revint au village, il rapportait de sa vie errante quelques dizaines de milliers de pesetas et un profond dégoût de l'humanité.

Depuis quelque temps, le désir du retour l'obsédait. A peine débarqué, il apprit, par un voisin, la mort de sa mère. Il fondit en larmes comme un gamin. Il gagna l'auberge la plus proche et se mit au lit. Dans sa poitrine s'agitaient toutes les vagues de son enfance. Il revoyait sa mère, avec son énergie, avec son héroïsme, luttant contre l'adversité et sans une plainte. La pauvreté la plus noire n'avait su l'abattre. Il l'entendait, comme autrefois, aller et venir dans la bicoque sur la pointe des pieds, après avoir couché ses enfants sur leurs paillasses. Elle s'asseyait pour ravauder leurs guenilles, préparait le minable déjeuner du lendemain matin et nettoyait tout, tout ce qui, dans une masure infecte, pouvait se nettoyer... Et la veille, et le lendemain, et le jour suivant, sa lutte pour les tirer de misère, et son criant désespoir quand ses petits se mouraient.

A travers tant d'années, depuis ses souvenirs les plus tendres, Alfredo revoyait cette constante bataille de sa mère pour l'existence des siens, bataille qui lui arrachait, jour après jour, des lambeaux de son cœur. Et, quand les choses semblaient s'arranger, l'aînée la quittait pour une vie plus large. Il se rappelait maintenant la tristesse déchirante de la pauvre mère, cette tristesse sourde, profonde, qui creusait, qui minait sa poitrine...

Il revoyait sa mère pleurant dans les coins, les jours qui avaient précédé son propre départ, et il sentait encore en lui la brûlure de la flamme blanche, la flamme blanche du mouchoir qui s'agitait, qui courait, en signe d'adieu... Elle avait pressenti qu'elle ne reverrait plus son fils, et cela s'était réalisé.

Il la retrouvait près de lui, avec ses veilles, ses sacrifices, sa douce tendresse résignée, et un profond sanglot lui monta jusqu'à la gorge :

— Mère, mère !...

Il ne parvint pas à fermer l'œil de la nuit, évoquant, vénérant son image de toute sa tendresse filiale.

Mais on ne doit pas se laisser aller : la vie ne se tisse pas avec des larmes ! Au matin, Alfredo s'était ressaisi ; il prit le train et fit son entrée au village.

— Tiens !... quand es-tu arrivé ? lui demanda Andrea.

— Hier.

Elle cousait et ne lui en dit pas davantage.

Lui non plus ne voulut rien lui demander.

Le silence se prolongeait. La sœur leva un instant le visage et, mouillant son pouce, entreprit d'affiner le bout de son fil.

— J'apporte quelque argent, Andrea, et, tant que je n'aurai pas installé une maison pour que tu viennes avec moi, je resterai à l'auberge.

— Comme tu voudras.

Il la quitta donc à la tombée de la nuit.

Il trouva facilement un appartement dans le quartier du Cristo. Andrea abandonna la conciergerie de sa mère pour s'en aller vivre avec lui.

— A l'avenir, si tu veux continuer la couture, je ne t'en empêcherai pas ; mais j'aimerais que ce fût chez nous, sans courir chez les autres, lui dit-il un matin.

Il acheta quelques meubles, et leur maison prit un air sobre et net.

La nouvelle qu'Alfredo revenait d'Amérique avec du foin dans ses bottes fit tache d'huile au village. Les voisines complimentaient la sœur dans les boutiques :

— Vous avez bien de la chance, dites donc ! Votre frère est revenu les poches lourdes ! lui dit la bouchère avec un clin d'œil à son adresse et un coup de pouce sur la balance.

Andrea minaudait :

— Avec la cherté de la vie, on n'aura pas de trop...

Alfredo se rendit à Bilbao afin de placer son argent. Il s'organisa une vie de tout repos, l'oreille attentive aux potins du village.

Après déjeuner, il retrouvait ses amis au café de la Marine, récemment ouvert à l'entrée de la rue Neuve et dont la cour servait d'accès à une menuiserie et à une forge.

Quand ils avaient bu leur tasse de café, ils jouaient aux cartes et au billard.

Un vieux bonhomme à barbiche soignée passait aussi pour un client asssidu ; toujours en redingote et en « tube », il déclarait que « l'immoralité des masses » provenait de l'exploitation minière et du grand développement de l'industrie.

« La faute de l'immoralité actuelle incombe à *la Montagne !* rabâchait-il. Avant l'exploitation minière et l'édification des grandes fabriques, le pays menait une vie patriarcale. »

On l'appelait don Roberto, et de son patrimoine il ne conservait, dans la région, que quelques vignes d'un petit vin biscayen : le chacoli.

Il vivait seul avec une servante quasi centenaire.

Chose curieuse : il couchait presque dans les bureaux de ces sociétés qu'il dénigrait tant, pour tenter de leur refiler ses terrains. De temps en temps, il parvenait à leur en vendre une parcelle ; ainsi tirait-il sa vie, pour s'occuper ensuite à médire de la grande industrie qui le nourrissait.

A l'heure du café arrivait aussi un Andalou, sergent de carabiniers, un petit homme rebondi, aux moustaches cirées et dont les pattes agiles distribuaient les cartes avec une dextérité vertigineuse.

Il soutenait que pour être bon sergent des douanes (comme lui) il fallait être Andalou, car, disait-il, impossible de boucler un contrebandier si l'on ne savait pas zézayer à la perfection. Voilà pourquoi il pensait fonder une académie de *Jandolo* (andalou pur) pour les jeunes gens du pays qui désireraient entrer dans le noble corps des carabiniers. Natif d'Algésiras, on ne le connaissait que par le nom de son village.

Tout contre la table de billard s'élevait un pilier, la bête noire des joueurs. Seul, Algésiras possédait l'insigne habileté de mettre la colonne dans son jeu, et, au lieu d'un obstacle, le pilier lui devenait un avantage ; son jeu « à base de colonne » était une pure merveille. Il avait le chic pour coller près du pilier la boule de l'adversaire ; alors, celui-ci n'avait plus à sa disposition une seule posture convenable pour se tirer de là.

Nul n'aurait pu lui gagner une partie sur le billard en question.

Il traînait avec lui un épagneul, très intelligent et peu bruyant, qu'il appelait *Salmeron* (1), et qu'il tenait très propre, sans une puce. En guise de collier, il lui nouait un large ruban de soie bleu ou rose.

Algésiras était passé maître également dans l'art de jouer aux cartes, et il y plumait les contrebandiers et les carabiniers, les cordonniers et les bouchers. Ils jouaient en général aux enchères, à un sou la mise. Et il était bien rare que l'Andalou ne leur gagnât pas plusieurs douros dans l'après-midi.

A la fin de la partie et parfois pendant, ce qui horripilait ses partenaires, il appelait son chien :

— *Salmeron,* mon gâs !

Le cocker, qui se trouvait invariablement sous une table à s'amuser avec un bouchon, lâchait tout et se présentait.

— Tiens, porte à Josefinita ; va !

Il lui mettait entre les crocs son gain bien enveloppé dans un papier et l'expédiait chez lui.

Le chien filait par les quais jusqu'à la caserne. Là, Josefinita, la digne épouse de M. le Sergent, prenait l'argent, et, aussitôt, *Salmeron* revenait se poster sous une table avec son bouchon.

Parmi les habitués du café on comptait aussi un artificier, devenu aveugle à la suite d'une explosion dans son laboratoire ; homme jovial, extraordinaire : grand amateur de peinture, il visitait toutes les expositions qu'inaugurait Bilbao. Il était parvenu, par un incroyable effort de suggestion, à se convaincre qu'il y voyait ; aussi discutait-il avec beaucoup d'ardeur et de brio, couleur et technique de la peinture nouvelle.

Manolo était son prénom, et ceux qui le voyaient vivre allaient de surprise en surprise...

Alfredo trinquait avec tous. Ils l'appelaient Martinez, par son nom de famille, peut-être à cause de sa récente réputation de richard.

Martinez, plutôt qu'Alfredo tout sec, c'était plus sérieux, plus respectueux pour un homme déjà conséquent. De ses amis de jadis, Boni était mort, Rafa, parti à Santander, il trouvait donc naturel que ses nouvelles relations le traitassent avec égard.

Il passait pour quelqu'un de grave, voire même de taciturne. Seul, l'aveugle, avec ses cocasseries, arrivait parfois à le faire rire.

— Ce que je ne m'explique pas, confiait un jour don Roberto à l'infirme, c'est votre persévérance à visiter toutes les expositions de peinture. Ou bien vous y voyez, ou bien vous n'y voyez pas ! hargna le vieux.

— Ecoutez, don Roberto : nous qui avons vu auparavant, nous ne devenons jamais complètement aveugles. Toutes les images sont emmagasinées dans notre mémoire... et c'est là que joue la suggestion... Je vois tout, moi, vous entendez ? Et maintenant, soyez donc un peu charitables envers moi, les amis !

— Vous arriveriez à me convaincre ! s'émut le vieillard.

— Tout compte fait, j'y vois aussi clair que vous tous, mieux même, probablement.

(1) Président de la République espagnole en 1873. Il était très barbu.

Là, don Roberto ne le suivait plus :

— Quand même !...

— Mon cher, vous avez connu comme moi, et jusqu'à sa mort, Paco, le *Pasiego* ? Paco conduisait la diligence qui faisait la navette, il y a quelques années, entre Las Arenas et Bilbao. Eh bien, souvenez-vous que lorsqu'il devint aveugle il continua de la conduire, comme si rien n'était... et que jamais, au cours des dix années qui suivirent, il n'eut le moindre incident.

— C'est vrai, c'est juste ! confirma don Roberto.

Dans l'accalmie qui s'établit flottait du mystère.

Mais comme un torero qui feint de la cape la passe la plus serrée, une « veronica », l'aveugle la leur joua un après-midi :

Ils étaient tous attablés devant leurs tasses de café lorsque Manolo demanda le journal au garçon qui accourut avec *le Moniteur*.

Manolo le déploya, fit celui qui lisait et, s'adressant à ses amis :

— Quelqu'un parmi vous serait-il assez aimable pour m'accompagner demain à Bilbao visiter une exposition ?

— Je vous conduirai avec plaisir, proposa Martinez.

— Me *conduire*, non : m'*accompagner* ; je sais y aller seul. Je suis heureux, simplement, que l'on m'*accompagne* !

— Pardonnez-moi, cher Manolo, je n'ai pas voulu vous blesser...

— Vous êtes tout excusé, cher Martinez !

Le lendemain matin, ils s'y rendirent : le fils d'un fabricant d'espadrilles, originaire d'Azcoitia, exposait quelques toiles.

Manolo se promenait d'un tableau à l'autre, l'air enchanté.

En sortant, Martinez lui demanda :

— Qu'en pensez-vous ?

— C'est bien, mais il devrait moins négliger le dessin.

C'était dimanche. Manolo prit le bras de Martinez et lui confia son programme :

— Vous verrez ; nous allons, de ce pas, écouter une violoniste ; d'après ce que j'ai entendu dire, il s'agit d'une virtuose.

Les invités emplissaient déjà le salon. Le concert était offert au bénéfice des sourds-muets de la province. Ils y assistaient tous, au grand complet. La señora se mit à exécuter une czardas de Monti.

Un silence religieux l'accueillit. Aux dernières mesures, des murmures s'élevèrent et l'accord final fut noyé dans une ovation délirante... Le succès tenait de l'apothéose.

En repartant, bras dessus, bras dessous, Manolo confia à Martinez :

— Vous avez vu, hein ? Quels cachotiers que ces sourds-muets !

Il ne dit plus une parole jusqu'au village.

L'après-midi, au café de la Marine, Martinez raconta le concert et le commentaire amusant de Manolo. Gaspar, le patron, qui était en train de desservir leurs tables, en riait aux larmes.

— C'est un diable ! s'écria don Roberto.

— Il se moque de sa misère, assurait Algésiras, et c'est le seul moyen de la supporter.

Martinez replongeait dans ses pensées, sa tristesse, son ennui.

Manolo entra et s'assit près de lui. La main droite sur le genou de Martinez :

— On m'a parlé d'une affaire qui pourrait vous intéresser.

— De quoi s'agit-il ?

— D'Aniceto qui va raidir des pattes d'un moment à l'autre.

— Aniceto, des pompes funèbres ?

— Oui ; vous ne croyez pas que cela vous conviendrait ?

— Son commerce est un peu tombé, mais si la veuve voulait être arrangeante... Au fond, c'est ma partie : j'étais menuisier dans ma jeunesse et je n'ai pas oublié le métier.

— Eh bien, ouvrez l'œil !

Ce soir-là, avant de rentrer, Martinez fit le crochet par la rue du Centre et s'enquit de l'état du bonhomme.

— C'est pas brillant ; le docteur m'a prévenue qu'il ne passerait pas la nuit... répondit l'épouse.

— Que la volonté de Dieu soit faite...

L'idée lui vint d'amorcer le sujet, mais le moment ne lui parut pas opportun et il prit congé.

Chez lui, sa sœur demanda :

— Quoi de neuf ?

— Aniceto qui se meurt.

— Celui des pompes funèbres ?

— Oui, ma fille...

— Pauvre Petra !...

— Pauvre, celui qui s'en va ! Pour celle qui reste, ça se tasse toujours...

— Mais c'est qu'elle en était folle de son Aniceto, malgré ses petites saouleries et la vie de chien qu'il lui faisait !

— Laisse donc tous ces radotages, Andrea : l'essentiel est de tenir bon la rampe.

— Par moments je me le demande, en vérité...

Ils dînèrent dans un silence complet. Au dessert, il lança à brûle-pourpoint :

— Sais-tu que j'ai pensé à l'affaire des pompes funèbres, si Petra voulait s'arranger ?

— Tu es fou ! Un commerce de morts ! Quelle horreur ! En tout cas, ne compte pas sur moi !

— D'abord nous verrons ce qui se passera, si cet homme meurt ou non ; après, on pourra parler.

— Quelle dégoûtation !... Tu ne serais malgré tout pas capable de passer tes jours à ensevelir des gens ; de vivre comme les vautours, de chair morte ?

— Pourquoi pas ? s'il meurt et si Petra veut céder l'affaire.

— A ta guise ! Fais comme tu voudras... Moi, tu sais, quand on parle de ça...

Le lendemain, la laitière leur annonça la nouvelle :

— Il a passé à 5 heures et l'enterrement est pour 4 heures, tantôt.

Tout en comptant la monnaie, Andrea récitait un *Pater* pour le défunt :

— Afin que Dieu le garde dans sa gloire...

Martinez faisait la grasse matinée.

— Pauvre gars, son heure a bien vite sonné ; il était

— Il est mort, *l'autre*, lui dit la sœur en ouvrant ses volets.

relativement jeune...

— Il entonnait bien trop pour qu'il en sortît rien de bon...

L'après-midi Martinez suivit l'enterrement et, le lendemain,, après le service, il se présenta chez la veuve.

Elle le reçut avec un :

— Vous avez vu !... En quelques heures... c'est épouvantable !...

L'épouse inconsolable hoquetait.

Martinez s'était composé une tête de circonstance.

— ... On s'entendait si bien...

Martinez n'en croyait pas ses oreilles : les raclées que son Aniceto administrait à sa moitié avaient la réputation d'être les plus bruyantes du village : « La femme est une petite bête adorable... », pensa Martinez, mais il ne le dit point.

— Pauvre Ani !... Qu'est-ce que je vais devenir sans lui... sanglotait la veuve.

— Allons, allons... calmez-vous ! disait Martinez pour atténuer le flot de lamentations, ce qui se produisit peu à peu.

— Au sujet de ce qui m'amenait, à part les condoléances que je tenais à vous présenter...

— Inutile de continuer, vous voudriez les pompes funèbres, et je vous préviens que cela entre tout à fait dans mes vues, puisque je veux, moi, céder le commerce.

— Je vous assure...

— Ne faites pas l'innocent, tout le pays le sait.

Martinez haussa les épaules.

— Allez-y, alors...

— L'affaire est une bonne affaire, bien que mon pauvre mari l'ait un peu laissée aller. Comme vous le savez, la clientèle ne peut manquer tant qu'il y aura des gens pour mourir : or les gens meurent, et je crois qu'ils mourront toujours...

— C'est tout naturel ! acquiesça Martinez.

— Je vous avoue que je n'y connais pas grand-chose, mais si vous voulez voir vous-même ce qu'il y a en bas...

— Ne possédez-vous pas un livre de comptes et un registre où seraient portées les marchandises ?

Du rez-de-chaussée parvenaient les coups de marteau de l'ouvrier, qui certainement fabriquait une bière ; et Martinez se voyait pénétré, déjà, d'une satisfaction morbide.

— Venez avec moi, le commis va vous le dire.

Ils descendirent au magasin. Entouré de fleurs artificielles, de couronnes, de cierges, scapulaires, habits pour ensevelir et coffres mortuaires bruts, Martinez se sentait à l'aise comme un poisson dans l'eau :

« Il n'y a pas de doute, songeait-il, je suis né pour les pompes funèbres ; ce plaisir que je ressens en ce moment, c'est la vocation... »

Et, attendri, il soupira.

Le jeune homme ne semblait guère au courant non plus.

Il sortit un cahier long et étroit où étaient notées les sorties de tout le matériel. Mais des comptes, des comptes il n'en avait jamais entendu parler ; le patron mettait ce qu'il encaissait dans une boîte en fer que l'on montait au premier quand on fermait le magasin.

Martinez compulsa le registre. Il y avait des clients de Guecho et de Lejona, de Sastao, de Santurce, de Gallarta, de San Salvador... en plus des clients du village, au grand complet ceux-là puisqu'ils ne disposaient pas d'autres pompes funèbres. Et, par la qualité de la clientèle, il évalua l'importance de l'entreprise.

« En redressant un peu la situation, cela peut devenir une affaire d'or. » Il garda sa pensée pour lui.

— Et alors, quel serait votre prix ?

— Voyons, dites-moi le vôtre d'abord, proposa la veuve.

Martinez rejette son béret en arrière, se gratte la tête...

Il inspecte tout, palpe tout, puis donne un chiffre, avec le coup d'œil d'un futur propriétaire de pompes funèbres — il n'y a pas que les chasseurs qui ont du coup d'œil !... — prix d'ailleurs bien au-dessous de l'évaluation qu'il venait de faire.

La veuve ne devait pas trouver cela trop mal car elle éluda :

— Bon, bon ; nous nous arrangerons toujours...

Ils remontèrent au premier.

— Je n'ai rien voulu vous répondre en bas, à cause du jeune homme, dit-elle.

— Alors ?...

— Vous me donnerez 5.000 réaux de plus et le fonds est à vous.

— Coupons la poire en deux : 2.500...

— Entendu.

Nous préférons ne pas mentionner la somme exacte que déboursa Martinez, parce que, si nous le disions, cinq minutes après, tout le village le saurait...

Quant à la veuve, l'image de son Aniceto adoré ne tarda pas à s'évanouir dans son esprit au bruit des réaux qu'elle reçut bientôt en espèces sonnantes et trébuchantes.

Ils décidèrent en effet d'aller chez le notaire l'après-midi même.

Après déjeuner, Martinez recula sa chaise et, croisant les jambes, il alluma tranquillement une cigarette :

— Ça y est, j'ai les pompes funèbres.

— Je le sais, répondit la sœur.

— Tu ne peux pas le savoir ! s'écria-t-il, avec un magistral coup de poing sur la table.

— Tu vas payer 42.000 réaux, pas un de plus, pas un de moins.

Martinez en perdit le souffle :

— Quel pays de mouchards, ici !... tout le monde connaît tout, de tous... et à la minute !

— Ah ! tais-toi ! ne prends pas ta grosse voix...

Martinez arpentait la pièce.

« Quand tu as quelque chose dans la tête, toi !... »

Après avoir placé sa serviette dans son anneau, Andrea sortit. Martinez allait et venait toujours.

« Après le notaire, je verrai le quincaillier, se disait-il. Il faut poser un timbre à la porte même des pompes funèbres. Un timbre qui sonnera dans ma chambre, juste à la tête de mon lit ; je tiens à ce que mon alcôve se trouve au-dessus du magasin... »

Il croyait entendre déjà la sonnette retentir, aux premières lueurs de l'aube, lui annonçant un décès, et une vague de délices déferlait le long de sa colonne vertébrale...

La veuve alla s'installer rue Sainte-Marie, chez une sœur, et l'appartement fut libéré au début du mois. Le premier étage accédait au magasin par un escalier intérieur. Andrea usa beaucoup de salive à marmonner, mais elle finit par suivre son frère.

Le jour de leur entrée en jouissance fut un jour de liesse, un de ces jours qui semblent naître pour justifier le tercet italien du *Cantico delle Creature*, de saint François,

Laudato si, mi' Signore, per sora nostra madre terra,
la quale ne sostenta e governa,
e produce diversi frutti e coloriti fiori et erba.

...un jour qui donnait envie de vivre, de vivre !... et ils se fourraient dans l'antre de la mort ! La sœur jura de ne jamais mettre les pieds dans le magasin, car les châsses lui causaient une peur bleue, et de ne s'occuper en rien de l'affaire... Mais le frère n'en fit aucun cas, car il savait bien de quoi les femmes sont capables.

Quand le quincaillier eut posé le timbre, Martinez lui demanda :

— Essayez-le voir...

Et il se jeta sur son lit pour entendre ces appels qui lui emplissaient le cœur d'une funèbre réjouissance.

— Allez, encore, encore ! sonnez toujours ! cria-t-il par la fenêtre.

Il lui semblait que tous les riches du village se mouraient subitement, qu'on venait d'urgence le lui annoncer et commander les cercueils d'acajou.

Andrea lui fit remarquer :

— Je te préviens que ce n'est pas bon pour la poitrine de travailler longtemps plié en deux, tu te feras du mal !

— Détrompe-toi, Andrea ; il n'y a rien de tel pour la santé que des pompes funèbres...

— Dire que tu es mon frère et que plus ça va, moins je te comprends !

— Eh bien, aujourd'hui précisément, je commence à me sentir un homme heureux.

Elle préféra s'en aller pour ne plus l'entendre.

Le lendemain, Martinez descendit de très bonne heure à l'atelier. Les cercueils non capitonnés et dressés contre le mur lui semblèrent des cadavres nus et raides. Sur le bois de sapin transpiraient encore des gouttes de résine.

Le patron se renseigna auprès de l'ouvrier sur les différents prix, tailles et formes des châsses ainsi que sur leur qualité et leur confection.

— Irez-vous à Bilbao vous présenter aux journalistes en tant que nouveau propriétaire du fonds ? lui suggéra le jeune homme, tandis qu'il ajustait un couvercle.

— Oui, cet après-midi, sans faute.

— Ils savent que le commerce a changé de main et ils vous attendent.

Sur une table s'empilaient des habits pour ensevelir les défunts :

— Et ceci ?

— Avant, on commandait tout fait à Barcelone, mais à présent une couturière d'ici les confectionne, et ils reviennent moins cher.

Le patron inspectait tous les coins et interrogeait son aide jusque dans les moindres détails.

Ils allaient sortir, à midi sonné, quand l'ouvrier précisa de son air le plus aimable :

— Nous voici au samedi, et le señor Aniceto avait l'habitude de me régler tous les samedis après-midi ; je me permets de vous le signaler pour que vous soyez au courant des habitudes du disparu.

— Soyez tranquille, je ne l'oublierai pas.

L'ouvrier, un garçon très complaisant d'une vingtaine d'années, travaillait là depuis trois ans. Il ne parlait que si on lui posait une question et il était plein de bonne volonté. A l'heure d'enfermer un peu d'air entre quatre planches, il s'en acquittait avec une grande dextérité. Il s'appelait Anselmo, vivait dans le quartier de Aceta, ses cheveux étaient blonds comme les blés, et, tandis qu'il fignolait les cercueils, il gardait un sourire figé, absolument comme s'il terminait un ouvrage au crochet.

Martinez revint enchanté de Bilbao. Les administrateurs et les directeurs des journaux l'avaient reçu on ne peut plus cordialement. Il s'était rendu ensuite chez le curé et chez le sacristain.

— L'affaire se présente à merveille, Andrea, à merveille ! déclara-t-il tout en se frottant les mains, pendant que sa potée de poireaux refroidissait.

— Je ne t'ai jamais dit que c'était une mauvaise affaire ; je t'ai dit qu'elle était dégoûtante, et ça, tu ne peux pas le nier.

— L'odeur reste chez les morts et dans leurs maisons. Ici ?... Mais va donc faire un tour en bas, et tu sentiras la résine et la forêt ; et regarde comme je suis joyeux, moi !

— Si not' pauvre mère levait la tête...

— Elle serait contente de voir ses enfants confortablement installés dans la vie.

— Tais-toi, tais-toi !...

Après dîner, ils se retirèrent dans leurs chambres. Les émotions de la journée avaient fatigué Martinez, il s'endormit à peine la tête sur l'oreiller. Vers les 2 heures, la sonnette l'arracha de son sommeil. Sautant à bas du lit : « Ça commence bien, nous avons déjà un mort ! » se dit-il, et, dans sa pensée, défilaient un à un, tous les richards du village : probables cercueils d'acajou et enterrements de *Première Spéciale*.

Ainsi qu'une prise de courant, il s'enfila dans son pantalon.

— On vient, on vient ! répétait-il pour faire patienter le client.

Des voix aigres s'élevaient avec un tremblement dans la porte, comme des coups de pieds. La sonnette retentit à nouveau.

— Voilà, voilà ! hurlait Martinez.

Andrea s'éveilla et, réalisant que les appels venaient de la rue, une joie secrète, à son tour, l'étreignit.

Maintenant, Martinez ouvrait la fenêtre : « Qui, mais qui a bien pu trépasser ?... » se demandait-il, et il était tellement absorbé qu'il ne se rendait pas compte du genre de clients qui l'attendaient : deux ivrognes tout simplement.

— Je descends ! leur dit-il.

Il s'exécuta, ouvrit la porte et s'informa :

— Que désirez-vous ?

— *C'est ce-ce-ce... çui-là, qui, qui, qui... v'v'voudrait enf'f'fermer sa cui-cui-cuite dans une des boî-boî-boîtes !...*

D'une bourrade, il les flanqua dehors et, furieux, leur claqua la porte au nez.

Andrea le guettait, à moitié habillée :

— Qui est mort, dis-moi qui est...

Il l'écarta d'une brassée et s'enferma dans sa chambre.

En bas, les ivrognes s'étaient pendus à la sonnette et bourraient la porte de coups.

Martinez se bouchait les oreilles.

Peu à peu les énergumènes s'apaisèrent ; l'un demanda à l'autre :

— *Dis... d'd'donc, toi, Nando : qu'est-ce que t'ai... t'ai... t'aimes mieux : u'u'ne fa... fa...* (hoquet) *fa... femme, ou... ou... une cô... cô... côtelette ?*

— *La... la... côôôt'lette.*

Ils devaient être tombés par terre, parce que maintenant Martinez les entendait seulement gratter à la porte.

Au silence qui suivit se mêlaient des éclats de voix d'une autre rue.

Les deux ivrognes reprenaient :

— *Dis-dis-dis-donc, Nando, qu'est-ce que t'ai'... t'aimes mieux, la fa...fa...femme, la cô...* (renvoi) *côcôt'lette ou l'ou...ou... l'vin ?*

— *La côcô...côtelette et l'l'l'vin.*

— *Ch'...ch'... choisis, ch'...choisis : la... la femme, ou la côôôt'lette ou l'...l'... ou l'vin ?*

— *Nan'... Nando, j'aime m'm'mieux les tr'...* (hoquet) *trois ! la f'... la femme, la cô...cô...côtelette, et l'... et l'vin !*

Et Nando finit par se laisser convaincre :

— *La f'... la f'... la femme, l'... l'vin et la cô...cô... côtelette !*

UAND Martinez entra au café de la Marine, les amis l'accueillirent dans un joyeux brouhaha. Tous connaissaient la grande nouvelle :

— Tous mes compliments, monsieur le concessionnaire, hein ? lui lança don Alberto.

— Un pareil événement, ça s'arrose ! suggéra Manolo.

Algésiras, qui cherchait trois amis pour organiser une table d'enchères, ne fit pas attention à l'arrivée de Martinez.

Gaspar s'approcha et, joignant le geste à la parole — de grandes tapes dans le dos — il s'écriait :

— Une affaire d'or, une vraie affaire d'or ! et pas de concurrence, c'est ce qui est le plus appréciable !

L'Andalou se penchait sur le groupe :

— Mon cher Martinez, que je vous serre la main !

— Merci, merci à tous ! Bon : un verre de quoi voulez-vous ? offrit l'heureux propriétaire.

— Cognac ! spécifia l'aveugle.

— La même chose, — dit Algésiras.

— Bon : un cognac pour tout le monde ! commanda Martinez à Gaspar.

Dans l'atelier de menuiserie, on sciait du chêne et un chuintement aigre et croissant inondait le café.

Ils trinquèrent à la prospérité des pompes funèbres.

Don Alberto remit son mot :

— Vous avez trouvé une situation où exercer votre ancien métier, c'est le principal.

— Vous avouerez tout de même que ce n'est pas banal de boire à la santé des pompes funèbres...

— C'est vrai, comme si on se souhaitait la mort ! Au fond, tous ces gens-là vivent de « viande froide » !

Manolo et le carabinier touchèrent du bois pendant qu'ils vidaient leur verre d'un trait.

Algésiras, le sourcil froncé, rejoignit les trois contrebandiers qui l'attendaient à la table du fond.

Sur ce, la porte de la rue s'ouvrit et Anselmo parut. Martinez s'avança :

— Qu'y a-t-il ?

— On est venu prévenir pour qu'on passe à un domicile, et il lui tendait un papier sur lequel sa sœur avait écrit une adresse.

Martinez dit au revoir à ses amis et sortit.

— Toi, retourne au magasin, Anselmo...

Il prit la rue Neuve vers le Cristo.

Le nom ne lui était pas très connu. La maison lui semblait modeste et la porte, ordinaire. Parvenu au deuxième étage, comme il s'apprêtait à heurter le marteau, il s'aperçut que la porte n'était que poussée. Il l'entr'ouvrit et ne se trouva ni dedans, ni dehors. Il ne savait que faire, mais une petite bonne qui traversait le corridor vint le tirer d'embarras :

— Que désirez-vous ?

Il se présenta :

— Les pompes funèbres...

— Pardon ?

— Je suis le directeur des pompes funèbres.

— Entrez, entrez dans la salle à manger.

Il avança jusqu'au fond du couloir. Il n'y avait personne, mais de la pièce contiguë sortaient des sanglots... La porte de la pièce s'ouvrit, où le mort devait certainement se trouver ; un homme jeune qui pleurait en sortit accompagné d'une vieille femme qui le consolait. Martinez n'osait rien leur dire et recula pour leur laisser le passage. Le jeune homme et la vieille femme s'en allaient par le corridor à l'autre extrémité de la maison.

Martinez, à nouveau seul, se sentait la gorge sèche. Il regarda les meubles : ils étaient simples ; cependant la maison respirait un certain bien-être.

La vieille dame revint par le couloir et lui dit :

— Vous venez pour les pompes funèbres ?

— Oui, señora.

— Bon, eh bien, écoutez : c'est une jeune femme qui est décédée, l'épouse de cet homme que j'accompagnais et qui est mon fils. Voulez-vous prendre note, je crois qu'il désire un faire-part dans *le Moniteur*. Asseyez-vous, asseyez-vous ici, devant la table, vous serez mieux pour écrire... Maria del Carmen Lemona y Arguinzoniz était son nom. Son mari s'appelle Enrique Astiguieta y Nicolau.

— Ont-ils des enfants ?

— Non ; il y avait cinq mois qu'ils étaient mariés.

Et la pauvre femme enfouit son visage dans ses mains en pleurant à chaudes larmes.

Martinez ne savait quelle contenance prendre. Enfin, quand il la vit plus calme, il se permit de demander :

— S'il vous plaît : le nom des parents de la défunte ?...

Mais la tête lui tournait ; elle dut appeler sa fille pour l'aider.

Une fois consignés tous les renseignements, Martinez s'entendit avec elles pour l'heure de l'enterrement et du service religieux qui auraient lieu le lendemain.

— Le faire-part, madame, de quelles dimensions le voulez-vous et à quelle page ?

— Qu'il soit modeste.

— Sextuple en cinquième page? Quadruple? Double?

— Petit, le plus petit ; nous n'avons que très peu de parents et d'amis à Bilbao.

— Alors double en cinquième ?

— Et quel prix ?

— 30 pesetas.

— Bon.

— Et l'enterrement, quelle classe ?

— Modeste aussi, de *Seconde*.

— Ce sera 230 pesetas.

— Bien, bien, soupirait la vieille, un peu oppressée... Des cierges, il faudra quelques cierges, parce que les amis de son mari, certainement, viendront.

— Combien ? six, huit ?

— Huit, oui, huit.

— Nous oublions la bière, madame. Comment la désirez-vous ?

— Le plus simple possible, qu'elle soit sombre.

La pauvre femme était à bout de forces et se laissa aller dans les bras de sa fille.

La chambre mortuaire s'ouvrit à nouveau, livrant passage à un prêtre.

Martinez salua d'un signe de tête et, à son tour, il entra.

Personne auprès de la défunte.

Martinez s'approche et la contemple timidement. Elle pouvait avoir vingt-cinq ans. Des traits doux et

fins... Pauvre femme ! Si jeune, mourir si jeune !

Une sueur froide perle au front du « funéraire » :

« Allons, Martinez, à ton affaire ! Tu n'as pas de temps à perdre, » et il déplie son mètre. Il mesure la hauteur, et lui accorde cinq ou six centimètres par-dessus le marché... c'est bien ; nous l'enverrons dans un « modèle galbé », et en accord avec l'enterrement et le faire-part... un coffre simple, selon le désir de la belle-mère.

La chambre commençait à s'encombrer de parents et d'amis :

— Elle est très bien, très naturelle...

— On la croirait endormie...

D'autres demandaient avec une évidente désolation :

— Mais comment est-ce arrivé ? Et si subitement ?

La salle à manger et le couloir s'emplissaient aussi.

— Les bulles, apportez ici les bulles (1), demandait une grosse femme.

Elle les prit et les plaça sur la morte, qui commençait à changer.

A travers toute la maison courait un chuchotement de lamentations.

Soudain, par la porte de la rue, une voix monta en vrille dans la cage de l'escalier :

— Facteur !

Martinez en profita pour se faufiler au travers de ce troupeau qui envahissait tout de sa larmoyante pitié et il se retrouva dans la rue.

« Pour une première fois je ne crois pas m'en être trop mal tiré, » se disait Martinez ; et il accélérait le pas quand il réalisa subitement, tel celui qui a oublié son parapluie, qu'il n'avait présenté ses condoléances à personne... « Avec le second client, j'espère que cela ne m'arrivera pas... Mais à quoi ai-je donc pensé ! Je suis impardonnable... Et dire que je n'ai pas songé non plus à m'agenouiller devant la défunte pour réciter une prière. Ce geste aurait pourtant produit un grand effet...

» Sans aucun doute, il existe une technique pour le spécialiste funéraire, aussi bien que pour le cordonnier et l'apothicaire ; il faudra donc qu'après en avoir réuni les principes je m'y tienne rigoureusement. »

Il fit toutes les démarches, chez le médecin de la morte, auprès de la justice de paix, à l'église, et regagna tranquillement sa maison, avec la satisfaction du devoir accompli :

« Nous n'avons pas trop mal enlevé notre premier taureau — Martinez s'encourageait lui-même — mais il nous faudrait de véritables hécatombes ! Que dirais-tu d'un massacre de tout le gratin du village ?... Non, là non, ce serait de trop, je n'arriverais plus à fournir. Pour moi, il est préférable qu'on s'éteigne peu à peu ; par exemple qu'un jour sur deux s'en aille un richard, un vrai... un de ceux à cercueil de Badajoz, faire-part de demi-page et de *Première Spéciale*... »

Andrea, impatiente, attendait au balcon :

— Raconte : qui était-ce ? qui est mort, un homme ou une femme ?

— Du calme, ne sois pas si pressée !

Ils s'assirent à table.

— As-tu bien pensé à tout ?

— Je n'ai plus qu'à communiquer le faire-part au *Moniteur*.

— Allez, raconte : c'était une femme, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Jeune fille ou mariée ?

— Mariée.

— Oh ! la pauvre ! Y avait-il longtemps qu'elle était mariée ?

— Cinq mois.

Sa cuillère s'en arrêta en cours de route.

— Et tu l'as vue ?

— Naturellement, il a bien fallu.

— Et comment était-elle ?

— Très jolie.

— Elle avait des enfants ?

— Voyons : après cinq mois !...

— Evidemment... Ne me dis plus rien, ne me raconte plus rien, surtout !

Ils se séparèrent.

Martinez était déjà couché quand il entendit :

— Dis donc, est-ce qu'il aimait beaucoup sa femme ? est-ce qu'il pleurait beaucoup ?...

Le frère se retourna dans son lit et s'endormit, satisfait de sa journée bien remplie.

Avant l'arrivée d'Anselmo à l'atelier, le lendemain matin, tout était en ordre et inventorié par le patron.

— Bien le bonjour ! dit Anselmo, enlevant son veston pour endosser sa blouse.

— Bonne journée ! répondit Martinez.

— Vous n'avez pas oublié que nous avons le service à 10 heures ?

— Oh ! non.

— Je vais commencer à tout préparer.

— Attends, dis-moi : quel est le modèle de coffre le plus demandé ?

— *Galbé, épaulé*... et la bière à 225 également.

Martinez prit note des modèles capitonnés et non capitonnés qu'il possédait.

— Combien de cierges faudra-t-il emporter ?

— Huit... mais tu peux en mettre dix, on ne sait jamais.

Le jeune homme sortit les tentures pour placer à l'entrée du domicile. Pendant un moment il essaya de faire disparaître les taches de cire du velours noir, avec de l'essence.

— Il faut que ce soit fait avec un fer à repasser sur un papier de soie, lui dit le patron ; laisse, maintenant, on l'enlèvera là-haut.

Ensuite Anselmo prépara les tables : une pour placer le cercueil en attendant le clergé, l'autre pour recueillir dans une corbeille les cartes de condoléances et, sur des feuilles blanches, les signatures. Il enveloppa dans un papier les deux porte-plume et l'encrier.

— De l'encre, señor Martinez ; nous n'avons plus d'encre.

— File au pas de course et apportes-en.

Lorsque tout fut prêt, arriva un homme au visage dévoré par une barbe rousse, avec un œil qui démentait l'autre. Il puait le vin. C'était lui qui, à tous les enterrements, aidait Anselmo à transporter les accessoires... Ils se rendirent au domicile mortuaire.

Le cercueil avait été livré la veille au soir.

Martinez les laissa partir devant. Quand lui-même arriva au domicile, l'entrée s'encadrait déjà des plis de la tenture funèbre et à quelques fenêtres se penchaient des visages curieux.

Martinez monta, suivi d'Anselmo et de l'homme à la barbe rousse.

Ils pénétrèrent dans la chambre mortuaire. A genoux, les yeux rivés sur la défunte, la belle-mère priait.

Martinez la prévint aussi délicatement que possible :

— Señora, nous allons vous l'enlever...

— Je vous en supplie, un moment, rien qu'un moment !

Les trois hommes regardaient le plancher.

La pauvre femme bouscula ses prières.

Lorsque Martinez voulut fermer le couvercle, la belle-mère demanda à l'embrasser une dernière fois... puis elle fondit en larmes.

(1) Imprimés vendus dans les églises et que les amis déposent sur la dépouille, pour lui épargner des jours de Purgatoire. Indulgences en rapport avec le prix d'achat.

Ils soulevèrent le cercueil avec des précautions exagérées. L'homme à la barbe de feu soutenait le chevet, Martinez et Anselmo marchaient en avant.

*

— Attention au tournant ! souffle l'homme à la barbe.

Dans le couloir, ils perçoivent des sanglots étouffés venant d'une autre pièce .

— Gare à gauche maintenant ! commande Martinez.

La bonne ouvre toute grande la porte du palier pour faciliter leur passage.

Dans le silence, on entend goutter le robinet de la cuisine.

— Doucement, hein, doucement dans l'escalier ! Ayez l'œil où vous mettez les pieds ! ronchonne le barbu.

Ils descendent avec beaucoup d'attention, lentement.

Par les judas des paliers sortent des bouffées d'air chaud, des regards de curiosité, des cris d'enfants et des voix de mamans qui grondent ; le tout tamisé par les cloisons des appartements.

— Soulevez toujours, ouvrez l'œil, tenez bon ! Ne vous coincez pas dans la rampe ! répète en dernier ressort l'homme à la barbe.

Les voilà enfin sous le porche.

Ils déposent le cercueil sur la table.

L'homme à la barbe rousse lance un « Adieu » tout sec ; il remet son béret et s'en va en se mouchant avec un vrai drap.

Quelques groupes devant le portail. Des messieurs vêtus de sombre et gantés de noir regardent Martinez qui s'est composé une attitude de maître de cérémonie. Le « funéraire » s'avance et leur distribue les cierges ; il revient vers le porche et jette un coup d'œil à gauche. Au bout de la rue arrive le clergé, sans capes, précédé du sacristain avec le seau de l'« asperges » et de l'enfant de chœur portant la croix.

Le prêtre s'avance jusqu'au cercueil et bénit le corps avec le goupillon :

De profundis clamavi ad te Domine :
Domine exaudi vocem meam...

Le clergé sort... Alors quatre collègues du veuf chargent la bière sur leurs épaules et s'avancent dans la rue.

Derrière eux, les membres du deuil, en ligne ; le confesseur de la défunte, un frère du mari, et un señor très grand et très bien mis, en redingote et haut de forme : le directeur de la firme où travaille l'époux.

Deux files se constituent derrière le clergé, qui ouvre la marche, lui-même précédé de la croix :

Miserere mei Deus : secundum magnam misericordiam
[tuam.
Et secundum multitudinem miserationum tuarum
Dele iniquitatem meam.

Les psaumes s'élèvent dans l'air du matin, imprégnant tout de vibrations pieuses.

Quelques fenêtres s'ouvrent timidement. Les passants s'arrêtent et se découvrent ; les femmes se signent.

Dans les intervalles des psaumes, les pas du cortège résonnent comme des pelletées de terre.

ans la rue du Centre il y a une cordonnerie sur trois boutiques, et les guirlandes de souliers qui pendent de chaque côté de leur porte donnent à la rue l'aspect d'un souk.

Voici Tomasin à l'entrée de son échoppe ; il guette le client possible qu'il entraînera par le bras jusque dans sa cordonnerie ; son fils, *Thé-au-Lait*, navigue au grand large.

La rue monte, elle a des trottoirs dallés et, au milieu, un caniveau de pierres descend les eaux depuis le Cristo, en petites vagues frisées, les jours de grande pluie. Les maisons sont inégales, de deux ou trois étages ; les toits montent et descendent à leur fantaisie, et sur les balcons les fils de fer tendent des portées musicales...

Elle s'appelle tout bonnement la rue du Centre et c'est en effet « au centre » de Sainte-Marie et de Coscojales qu'elle passait déjà autrefois, lors de la fondation du village, comme en témoigne un dessin de la Casa Murga de Jemein.

Assis à la porte des pompes funèbres, tout en rêvant à son avenir commercial, Martinez suit d'un œil distrait les gens qui passent, entrent et sortent des magasins...

Le facteur fait sa tournée. Un gamin s'arrête, avec des yeux ronds comme des boules de loto, à la devanture funèbre. Martinez boucle et monte déjeuner.

En sortant de chez lui, Martinez rencontre don Rufino. C'était le médecin le plus discrédité du village. Donc, tout naturellement, Martinez se sentait un grand faible pour lui... et ils se saluaient à bras ouverts :

— Alors, démarre-t-elle bien, l'affaire ?

— Ne m'en parlez pas ! Il y a une épidémie de santé, une véritable épidémie de santé ! Docteur, si vous ne me donnez pas un coup de main, vous et vos confrères, je n'aurai plus qu'à fermer !

Et Martinez souriait.

— Vous avez tout à fait raison, il y a de moins en moins de morts et de plus en plus de marmaille ! Il va falloir que nous fassions quelque chose pour vous ! plaisanta le *Puntillero*.

— On verra si c'est vrai ! encourageait Martinez.

— Comme je vous le dis ! Et savez-vous qui est au plus mal ?

— Qui ?

— Don Restituto.

— Y a pas de danger... Ces coloniaux-là se cramponnent !

— Je crois pourtant que c'est pour de bon cette fois.

Martinez pensait : « Ça tomberait comme marée en Carême », mais il dit :

— Je serais au regret, en vérité...

— Ce don Resti doit être un Crésus...

— On le dit... Et qui le soigne ?

— Son médecin de toujours, don Angel, mais il paraît qu'hier plusieurs spécialistes de Bilbao sont venus en consultation.

Ils arrivaient sur la place. Avant de se séparer :

— A votre service, don Rufino !

— Commandez, mon vieux, commandez ! répondit le docteur plein d'optimisme.

Martinez entra au café de la Marine, prit sa consommation habituelle et se hâta de rentrer chez lui. Avant d'ouvrir la porte de son magasin, il aperçut don Alberto qui descendait la rue et se mouchait dans un papier de soie. C'était sa vieille manie de se servir ainsi d'un papier et de s'en séparer... Un certain jour une dame, réputée maligne, lui avait déclaré qu'elle le trouvait écœurant de se moucher de la sorte, pour jeter ensuite ses saletés...

— Señora, lui dit-il, s'inclinant fort bas, plus écœurante êtes-vous encore, vous qui les gardez précieusement !...

Don Alberto héla Martinez :

— Eh bien, vous n'allez pas au café, aujourd'hui ?

— J'en viens ; j'ai beaucoup à faire, vous savez !

— Bien, jeune homme...

C'est ainsi qu'il qualifiait tous les mâles du village.

Martinez pénétra dans son atelier et endossa la tenue de travail.

Il commençait à couper des planches pour un cercueil quand l'employé de l'électricité arriva pour encaisser le mois de juin. Martinez n'avait pris la succession que le 20, ç'aurait donc été à la veuve de régler la note jusque-là,... mais il s'en acquitta lui-même, pris dans une vague de générosité.

Au milieu de l'après-midi, Anselmo annonça que la toile servant à couvrir les bières tirait à sa fin.

— D'où venait-elle ?

— De Bilbao, de la boutique du *Pasiego*, rue des Arts.

Anselmo chercha la dernière facture et la remit au patron.

— Bien ; un de ces jours, faudra que j'aille à Bilbao.

— Il n'y aura bientôt plus de cire non plus.

— On pensera à tout !

Six heures approchaient. Anselmo se mit à balayer jusqu'à ce que le local fût bien propre.

— Comme cercueils, où en sommes-nous ?

— On en a deux, on en a toujours deux d'avance.

— Et pour en avoir de tout faits, combien de temps faut-il compter entre la commande et la livraison ?

— Dix ou douze jours, depuis que la lettre part pour Badajoz jusqu'à la réception de la marchandise.

Martinez rangea méthodiquement chaque chose à sa place, ferma les placards, ramassa les outils et les planches. Quand tout fut en état d'attendre le lundi, il enveloppa son bien d'un regard de propriétaire.

Et maintenant décrivons l'atelier-magasin, personnage muet mais important de cette histoire.

En arrivant de la rue, la porte s'ouvrait à droite, et du même côté, à mi-hauteur de l'embrasure, saillissait le timbre : un timbre bien blanc, avec un bouton de porcelaine, le tout monté sur une plaque de bois. A gauche, l'établi qui servait parfois d'éventaire. La pièce était de dimensions assez réduites. Des placards garnissaient la première partie des murs à droite et à gauche. Au fond, en face de la porte d'entrée, l'escalier permettait d'accéder à l'appartement du dessus. A sa gauche, dans le coin, s'entassaient les coffres

attendant leur capiton. Le porche s'ouvrait à gauche de la façade et son couloir s'enfonçait le long du magasin.

— Il est 6 heures, señor.

— Bien, tu peux t'en aller.

— Je ferme ?

— Oui, ferme.

La persienne gronda en retombant. Les pas d'Anselmo s'éloignèrent. Martinez s'assit sur une banquette, le dos appuyé contre l'établi ; il se sentait les nerfs en pelote et les idées noires. Les émotions des jours précédents, l'achat du fonds, et puis le premier mort ; ses doutes sur la qualité de son placement, car il y avait risqué la moitié de sa fortune, tout cela finissait de l'accabler...

Mais soudain ses pensées changèrent de cours :

« Je crois que je suis tombé sur le travail qui s'accordait le mieux avec mon caractère. Rien ne pouvait mieux « canaliser » ma haine, mon mépris, le dégoût glacial que je ressens pour tout le genre humain ! C'est une jouissance de me dire que mon métier consiste en ce que les autres crèvent... Mais, gare ! Il sera prudent d'agir de manière que personne ne le remarque !... Le pauvre Boni, à qui je dois tout, me disait que la vie n'était qu'une farce sinistre et que le triomphe appartenait aux êtres à double face ; de sorte que je dois tendre à bien jouer la dévotion, la gravité et le zèle, les trois vertus d'un bon entrepreneur de pompes funèbres... « La vie est dure, il faut » veiller au grain. » Je ne dois pas oublier cette sentence de Boni, mon maître. Si, un jour, quelqu'un se mettait en tête d'ouvrir d'autres pompes funèbres dans ma rue, j'aurais besoin de la fidélité de mes voisins et circonvoisins... »

Martinez était resté dans l'obscurité, ce qui l'aidait à réfléchir.

« Pour en arriver là, dès demain, je commencerai à mettre en pratique le premier point de mon programme : *dévotion*. J'assisterai à la grand-messe, à la messe de 10 heures, où vont toutes les vraies dames du village, les femmes très pieuses et d'âge canonique, et aussi quelques messieurs déjà blets. La première chose à faire, c'est de les connaître, les uns et les autres ; plus tard, de les saluer et de leur laisser le trottoir si je les croise dans la rue.

» Quand ils verront que je les salue, que j'ôte mon béret, ils demanderont, elles surtout : « — Qui » est-ce — Le nouveau propriétaire des pompes » funèbres. — Il a l'air distingué. » Et quelque vieille, » plus curieuse encore, voudra savoir : « — Est-ce un » enfant du pays ? — Oui, oui ; il est d'ici », lui » dira-t-on. « — Celui-là ne doit pas boire comme son » prédécesseur ? — Non, non, il est très sérieux. — » Ah ! fort bien, fort bien ! »

» Second point du programme : *componction*. Il s'agit de convaincre les parents que « l'ordonnateur » est aussi affecté qu'eux-mêmes ; pour cela, la première chose à faire en arrivant à la maison du défunt, ce sera de m'agenouiller à ses pieds pour prier, et aussitôt de présenter mes condoléances au parent le plus proche. Pareille attention produit toujours un très bon effet. Je dois aussi agir avec la plus grande délicatesse à l'égard du mort et de sa famille. Discrétion, en rédigeant le faire-part : ainsi beaucoup de veuves n'aiment pas qu'on leur demande l'âge de leur mari. Et du tact, à l'ensevelissement : il existe des maris jaloux qui exigent que leur chère petite femme soit ensevelie en leur présence...

» Troisième et dernier point du programme, *zèle*. Ah ! le zèle, c'est la prestesse, la diligence et la ponctualité dans le travail. Dans cette troisième catégorie entrent aussi l'attitude et le sérieux. Dès la maison mortuaire, le funéraire ne sourira jamais, pas plus au veuf d'une millionnaire qu'aux fils jeunes et bien portant qu'un père décédé en odeur de billets de mille. Le sourire, à effacer de cette profession-là ! Bon ! Maintenant, si la dépouille est femme, l'ordonnateur devra saisir l'occasion de glisser à l'oreille de son plus proche parent quelque chose comme : « Quel dommage, elle » était si belle ! » et même s'il s'agit d'un laideron...

» Pour les femmes, il convient de dire qu'elles sont belles, même en pleine putréfaction ; et pour les hommes, qu'ils étaient intelligents.

» Ces trois règles essentielles pour la bonne marche de l'affaire, le funéraire devra les savoir par cœur s'il possède un tant soit peu le sens de ses responsabilités professionnelles.

» Enfin, cette pensée lapidaire devra toujours être présente à l'esprit du bon ordonnateur des pompes funèbres :

» *La mort est la seule chose sérieuse en ce monde ; tout le reste peut être pris à la blague...* »

Cette ligne de conduite établie, Martinez donna la lumière.

Il consulta sa montre : 8 heures, l'heure de dîner pour un homme qui travaille de ses mains, et il regagna l'appartement. La table était déjà mise dans la petite salle quand apparut Andrea avec la potée de poireaux. C'était le plat favori de Martinez pour commencer le repas. Après cette *purrusalda* aux pommes de terre nouvelles, une gorgée de rioja lui retapa l'intérieur ; il se trouva mieux pour penser et discuter affaires. Martinez n'était pas un goinfre. La faim endurée pendant son enfance et sa jeunesse lui avait rétréci l'estomac ; il aurait passé sa journée avec deux fois rien.

« C'est fou ce que vous nourrit l'habitude de se serrer la ceinture ! » disait-il souvent.

Et il s'y était habitué en effet, durant bien des années, par la force des choses.

Andrea allait et venait, l'air un peu trop digne. Le frère s'en aperçut :

— Du nouveau ?

— Non, non, répondit-elle sèchement.

— Alors, qu'est-ce que tu as ?

— Moi ? Rien.

Elle servit des sardines grillées. Il les entamait quand retentit la sonnette. Il courut à la fenêtre de sa chambre.

Un homme jeune leva la tête, ayant entendu grincer les battants.

— Que voulez-vous ?

— Un petit cercueil.

Martinez eut une hésitation, puis :

— Ecoutez, montez donc, montez jusqu'ici.

Il ferma la fenêtre et ouvrit la porte.

L'homme s'excusait :

— Bonsoir, et pardonnez-moi de vous déranger pendant votre dîner.

— Mon devoir est de servir les clients quels que soient le moment et l'heure.

— Merci.

— Désirez-vous un cercueil d'enfant ?

— C'est cela...

— L'enfant était-il petit ?

— Oui, très petit...

L'homme semblait profondément abattu.

— Venez avec moi, nous choisirons ensemble... Permettez-moi de vous précéder.

Martinez alluma le magasin et ouvrit un placard où s'alignaient des coffres blancs de dimensions réduites.

— C'est un peu grand, vous n'en avez pas d'autres ?

— Voyons...

— Oui, voilà ; celui-ci ira bien, le pauvre enfant n'avait que deux ans...

— Votre fils ?

— Non, mon neveu, mais je l'aimais comme un fils.

Il prit le cercueil le plus petit.

— Laissez, monsieur, je vous le ferai porter...

— J'habite là, tout près, dit l'autre, et il couvrit son achat d'un journal qu'il avait dans sa poche. Puis, regardant Martinez avec une expression étrange et douce, il ajouta : Combien vous dois-je ?

— 20 pesetas...

Le compte réglé, ils remontèrent au premier étage.

Andrea était restée aux aguets ; ce fut elle qui reconduisit le visiteur lorsqu'il prit congé.

Martinez revint s'expliquer avec ses sardines ; après la sixième, il conclut un pacte de non-agression. Il s'essuya la bouche avec sa serviette, et, se tournant vers sa sœur, voulut savoir ce qu'elle avait derrière la tête :

— Allons, voyons, tu vas me faire le plaisir de déballer...

— Ce que j'ai ? Alors tu trouves normal, toi, d'avoir une sœur couturière et d'envoyer, pas plus tard qu'hier, des étoffes à Anita, celle du bureau de tabac de la place pour qu'elle te confectionne les habits religieux de tes clients ?...

— Primo, je n'y suis pour rien ; c'est Anselmo qui les aura portées parce qu'Anita, en effet, s'en occupe depuis longtemps. Et secundo, si je l'avais su, j'aurais agi exactement de même.

— Ah ! très bien.

— ... Ne m'as-tu pas dit que tu ne voulais rien savoir de mon commerce ?...

— Je te l'avais dit pour que tu ne le prennes pas ; mais puisque tu n'en as fait qu'à ta tête... maintenant c'est différent.

— Bien ! A l'avenir, on en tiendra compte !

— C'est la moindre des choses !

— C'est entendu !

Martinez, songeur, lambinait avec un fruit.

— Dépêche-toi un peu, pressait la sœur.

— Tu le connais, toi, le dernier client ?

— Bien sûr, moi et tout le monde ! C'est *Son Eminence*.

— Quel homme étrange, et loin d'être vulgaire...

— On l'appelle *Son Eminence* parce qu'au séminaire déjà chacun disait qu'il serait évêque ; c'est un savant, tu sais !

Martinez, après quelque réflexion :

— Il aurait donc jeté son froc aux orties ?

— Je ne sais pas au juste ce qui s'est passé ; dans le village, les langues ont rudement marché quand il renonça à être prêtre, car il était à la veille de le devenir...

— Dans quel séminaire étudiait-il ?

— A Vitoria.

Un court silence. Andrea reprit :

— ... On a l'air de dire qu'il ne serait pas le fils de son père... c'est vrai que par ici, il n'y a que des langues de vipères. Sa mère a dû être très, très jolie et avait été gouvernante chez un monsieur très riche et très distingué, un grand seigneur andalou, de ceux qui fréquentent le roi... Ce monsieur venait parfois l'été au village, voilà comment elle était entrée à son service, et ensuite elle l'avait suivi à Madrid... Allez donc savoir ce qui s'est passé là-bas !... Paraît que *Son Eminence* est le portrait tout craché de l'ami du roi... et c'est la pure vérité. As-tu remarqué ses jolies mains ? Je ne sais pas, mais les gens qui s'y connaissent affirment qu'aux mains on reconnaît la race.

Elle se tut.

— Continue, continue !...

— Sa sœur qui vit avec lui ne lui ressemble en rien, elle est lourdaude, tout à fait quelconque ; et l'autre frère, le père du petit qu'ils ont perdu, est un pauvre homme, employé à l'octroi ; il a une kyrielle d'enfants. Le caballero a dû marier sa dame de compagnie au portier de son palais ; oui, on raconte qu'il avait un palais magnifique, à Madrid... Va-t'en savoir...

Andrea recueillit les miettes et retira la nappe. Tandis que le frère se roulait une cigarette, il l'entendait fourgonner la vaisselle. Au moment d'allumer, il s'aperçut qu'il n'avait pas de feu :

— Apporte-moi les allumettes, Andrea.

Elle arrivait en s'essuyant les mains à son tablier ; elle lui lança la boîte par-dessus la table et s'assit :

— ... Lui, je ne sais pas pourquoi il a abandonné son idée de prêtrise, car, si l'on en croit sa sœur qui vit avec lui, ce serait un saint... et ses neveux... c'est tout simple, il les tire de misère...

— Mais quelle situation a-t-il ?

— Il donne des leçons à Bilbao aux jeunes gens des meilleures familles, aux étudiants qui préparent leur bachot et leur droit... puisque je te dis que c'est un savant ! Il paraît que ses élèves remportent les meilleures notes aux examens.

— Et y a-t-il longtemps qu'il vit ici ?

— Oui, il est de chez nous ; je me souviens très bien de l'avoir vu souvent l'été quand il était tout jeune, jouant à la balle sur l'esplanade de l'église, déjà en soutane.

— Je ne me le rappelle pas...

— Tu naviguais alors.

Après un silence, Andrea s'en fut à la cuisine et revint sans son tablier.

Martinez se mit à feuilleter *le Moniteur*.

— C'est la faute de sa sœur, si on l'appelle *Son Eminence*, reprit-elle. Quand après avoir quitté le séminaire il rentra au village, elle se lamentait à tout bout de champ et à tout le monde : « Figurez-vous quelle idée ! abandonner l'habit alors qu'il pouvait arriver à l'épiscopat !... C'est vrai, au séminaire tous ses professeurs le disaient : « Ce Garcia sera » évêque, et un jeune évêque... Ooooh ! j'enrage ! » Parce qu'elle n'est rien d'autre qu'une *manigancière*, et c'est fou ce qu'elle s'en serait donné, si le frère était devenu évêque ! Elle ne l'eût pas lâché d'une semelle, et avec son habitude de vouloir tout mener à la baguette, l'évêque ç'aurait été elle ! Pas de doute qu'il a flanqué tous ses plans par terre. Elle se voyait déjà vivant avec lui et mêlée à toutes ses sauces, entourée de grandes dames qui mettraient sur l'autel la sœur de l'évêque !... Et je te commande le diocèse, plus que lui !... et je te manigance tout !

— Bon, bon, t'emballe pas, Andrea !

— Je te jure que je n'exagère rien, Alfredo ! Elle a passé sa vie à se lamenter ; son frère avait tout gâché, alors qu'il pouvait devenir Son Eminence Monseigneur l'Evêque !... Elle a tellement rebattu d'oreilles, que les gens se sont mis à appeler le frère *Son Eminence*, à leur tour, et c'est par *Son Eminence* que tout le village le connaît aujourd'hui.

*

Martinez se replongea dans le *Moniteur*.

Un titre lui coupa la respiration.

INONDATIONS EN CHINE

A Ti Sun Che Pin, le fleuve Jaune a débordé et 200.000 Chinois ont péri.

« Quelle aubaine ! se dit Martinez : 200.000 cercueils ! Ils en ont de la veine, mes collègues de Ti Sun Che Pin... Mais ce ne sont pas des humains, ce sont des Chinois, je n'y pensais plus... Eux, ils restent à l'air libre, sans inhumation. Seigneur, pourquoi envoyez-vous toujours les déluges et les tremblements de terre aussi loin ? »

Un bon moment plus tard il était encore là à retourner des comptes dans sa tête. Après un rituel : « Bonne nuit, dors bien ! » à sa sœur, il gagna sa chambre.

Le temps était lourd, moite. Martinez ouvrit sa fenêtre avant de se coucher.

Le lendemain, dans la rue du Centre, il rencontra la comtesse de Valmaseda. Martinez s'écartant vers le bas côté du trottoir et la main à son béret, salua :

— Mes respects, madame la comtesse...

La comtesse ne le connaissait pas, mais elle se dit : « Quel est donc cet homme si aimable ? »

Une année après son installation, personne ne doutait que l'être le plus courtois du village ne fût le concessionnaire. Mais un bon observateur aurait remarqué que sous les bonnes manières couvait un volcan, et que ces rapports exquis s'arrêtaient imperturbablement aux clients de troisième classe.

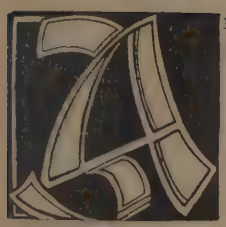
Quand la cupidité l'eut gagné en entier, Martinez considéra le village comme un gigantesque enterrement. Dans la rue il scrutait sans cesse l'expression des survivants, et s'il croisait un visage maladif sur des épaules cossues son cœur battait.

Il en vint à regarder le voisinage en horticulteur de la mort qui attend la maturité du fruit pour le cueillir.

Il améliora tous les services et parvint à révolutionner la construction des cercueils qui dépassèrent en aérodynamisme les lignes des voitures modernes. Les défunts finissaient par s'en aller au cimetière comme sur des roulettes. Les amateurs d'automobiles se sentaient soudain l'envie de trépasser. Les pompes funèbres connurent alors des temps de splendeur. Ce fut vers l'an 1910. Le village réalisait un bond en avant. Les derniers terrains du quai neuf s'emplissaient d'élégants édifices, et dans les journaux commençaient de fleurir les immortelles du faire-part. Quand on parlait d'un richard, c'était en chuchotant : « il possède tant de millions de pesetas », et non plus « tant de millions de réaux... »

Martinez fit imprimer des cartes grand format qui proposaient ses services aux personnes les plus argentées de la région...

Par un chaud après-midi du mois d'août, Martinez, qui assistait à une corrida dans la Plaza de Vista Alegre, bien placé au premier rang du premier gradin, comprit soudain qu'il avait trouvé sa véritable raison d'être lorsqu'il vit *Machaquito* recevoir le taureau ; il comprit que pour satisfaire pleinement son besoin de destruction, deux seuls métiers existaient : matador ou funéraire ; mais quand il vit le taureau embrocher *Machaquito,* il fut convaincu d'avoir pris le meilleur...



Après avoir déjeuné tôt, Martinez s'aiguilla sur le café de la Marine. Algésiras se prélassait devant sa tasse. Des grands gaillards entraient et se dirigeaient vers les tables du fond ; en passant devant le sergent des carabiniers, ils ôtaient respectueusement leur béret.

Manolo pérorait au sujet d'un long-courrier hollandais entré au port le matin ; alors que seuls des vapeurs sillonnaient la rivière, il faisait un romantique éloge des voiliers.

— Quel splendide bateau ! assurait l'aveugle. Vous savez, messieurs, que tous ceux que nous avons reçus ici, gréaient trois mâts carrés ; eh bien, celui-ci en porte quatre, avec huniers et perroquets volants, et une guibre ornée d'une sirène aux seins dorés !... Il est entré toutes voiles dehors. Ah ! la merveille ! De ma vie, je n'ai vu sur l'eau navire plus beau, plus élégant...

— Quand j'étais petit garçon, je vis un jour entrer au port un clipper à cinq mâts et qui avait aussi des huniers et des perroquets volants, dit don Roberto.

— Cinq, c'est abusif, rétorquait l'aveugle, trop de mâts, gréement bien trop lourd pour que l'image eût la beauté de celle-ci... Ah ! quel spectacle ! s'écria-t-il, quand il glissait devant la Plaza, toutes voiles gonflées ! Il remuait dans l'eau des reflets gris, des reflets d'argent...

Il s'était levé, dans son exaltation.

— Calmez-vous, jeune homme, calmez-vous ! lui conseilla don Roberto.

Martinez s'informait auprès du carabinier.

— Alors, et ces fameuses leçons, quand les commençons-nous ?

— Bientôt, en octobre

— Avez-vous beaucoup d'élèves ?

— Je n'ai pas à me plaindre.

Salmeron attendait sous la table les ordres de son maître. Algésiras délaissa les causeurs et se dirigea vers les tables du fond ; tous les jeunes gens se levèrent en le voyant arriver.

— Asseyez-vous, asseyez-vous, et il s'accompagnait d'un geste noble.

— Vous sentez-vous courageux ?

Ces jeunes contrebandiers attendaient d'avoir appris l'andalou pour entrer dans les carabiniers. Ils avaient tous des visages aussi ingénus qu'enfants de chœur. On se demandait comment, avec cet air-là, ils pouvaient exercer une profession aussi risquée.

— Avant de commencer mes cours, leur expliquait Algésiras, je tiens à ce que personne ne s'y trompe : l'andalou, ce n'est pas une plaisanterie ; l'andalou est beaucoup plus difficile que l'anglais ou que l'allemand. J'ai connu un Anglais qui vécut cinquante ans dans mon village sans avoir été fichu d'aspirer un h... Ceci pour votre gouverne, parce que je ne veux pas vous voler votre argent. A ce sujet, je vous ai prévenus que j'encaisse à l'avance le montant des leçons.

— Quand vous voudrez, nous sommes prêts à vous payer.

— Il ne s'agit pas de cela... Vous aurez à vous acquitter le premier de chaque mois... et vous savez que si quelqu'un préfère payer en nature on acceptera le règlement en nature.

— Bien, bien.

— On en tiendra compte, dit l'unique échantillon du vrai genre contrebandier.

— Et quand commencerons-nous ? demanda l'étudiant obséquieux qui existe dans toutes les classes.

— Le 1er octobre s'ouvrira la session.

— Nous faudra-t-il acheter une grammaire? s'inquiéta l'étudiant peloteur.

— Une grammaire ! Mais vous ne savez pas ce qu'est l'andalou ? L'andalou s'apprend de vive voix et sans béquilles !

Un cordonnier de la rue du Centre s'approcha pour proposer une partie de billard. Algésiras précipita les adieux de ses élèves et s'en fut caramboler.

Les présumés aspirants-carabiniers défilèrent vers la sortie. Martinez n'en connaissait qu'un, le seul qui eût l'air martial ; il l'invita à s'asseoir un moment près de lui.

— Alors, où en êtes-vous de vos examens ?

— Ça s'arrange ! Nous allons commencer les cours d'andalou...

— C'est le plus important, n'est-ce pas ?

— En effet, avoua le contrebandier avec quelque dépit, si l'on ne possède pas un impeccable zézayement et un impeccable séssayement (1) on n'a pas grand' chance, paraît-il...

— La contrebande va donc bien mal que vous cherchiez à entrer dans les douanes ? Un métier tellement contraire ?...

Le contrebandier écarquilla les yeux :

— Contraire, dites-vous ? Ecoutez, voilà : je commence à en avoir assez de vivre sur les nerfs, de faire, en hiver, tant de plongeons pour fuir ces gens-là et de voir tant de fusils braqués dès l'aube...

— Mais ils ne vous tirent pas dessus !

— Et la frousse, qu'est-ce que vous en faites ?

— Ce n'est pas une profession très agréable, évidemment, mais de là à prétendre passer dans l'autre camp, celui des carabiniers, je ne vous suis plus...

— Entendons-nous : il n'y a qu'un seul camp, un camp seul et unique : celui des contrebandiers, que vous portiez ou non le fusil et l'uniforme. Ecoutez, mon ami, vous naissez contrebandier comme vous seriez né malin ou abruti ; et si vous êtes né contrebandier, eh bien, vous le resterez toute votre vie ; seulement, moi, je fais le métier depuis vingt ans en y allant franc-jeu et je n'ai jamais marché avec les gabelous ; alors maintenant que je me racornis, j'ai bien gagné le droit, il me semble, de continuer ma contrebande en pénard, sans avoir les sangs tournés ni boire de bouillons, et sous une cuirasse de carabinier... Même s'il me faut pour cela apprendre l'andalou, je suis tout prêt...

— Ecrasant, l'argument !

— Croyez-moi, mon cher, les meilleurs carabiniers sont toujours sortis de notre profession. Défiez-vous du carabinier qui n'a pas commencé par la contrebande...

Martinez crut voir clair, alors, dans la contrebande.

Après un silence, le héros lui tendit la main avec un

(1) Défaut andalou : les Z et les C sont prononcés comme des S et réciproquement.

charmant sourire et s'en alla. D'ailleurs, une discussion orageuse s'élevait entre Algésiras et le cordonnier. L'artisan défendait sa liberté de jeu et de mouvement. Algésiras soutenait *mordicus* que le joueur de billard devait garder le contact avec le sol, ne serait-ce que d'un orteil. Son raisonnement tombait d'autant plus juste qu'Algésiras envoyait toujours la boule adverse près du pilier, et que le seul moyen de jouer c'était de se coucher sur le billard les jambes en l'air.

— Enlevez-moi ce pilier et je jouerai selon les règles ! vociférait le cordonnier.

— Señor, ce pilier a toujours été ici, et je ne l'ai pas apporté de chez moi ; s'il vous gêne, moi aussi, mais je me fais une raison !

— Il vous gêne ?... Laissez-moi rire ?... Et votre jeu « à base de pilier » ?...

— Personne ne vous empêche d'en faire autant !

— Oui, eh bien vous n'êtes qu'un tricheur !

— Et vous, un discourtois...

— Un quoi ?

— Un discourtois.

— Ah ! bon !...

Dès que le savetier se mettait à plat ventre sur le billard, Algésiras s'accroupissait et ses yeux ne quittaient pas les pieds de l'autre.

— Ce n'est pas de jeu ! ça ne vaut rien !... criait-il comme un énergumène.

— Mais, voyons, puisque tant que la colonne sera là il n'y aura pas d'autre moyen de jouer !...

— Faut toucher le sol, faut toucher le sol !...

Et le rouspéteur appelait à la rescousse le patron du café et les clients, qui lui donnaient toujours raison.

— Mais, señor, puisque je vous dis que c'est une règle du jeu ! clamait Algésiras : le règlement l'écrit en toutes lettres !

— Oui, mais le règlement ne parle pas d'un pilier collé au billard ! rugissait le cordonnier.

Rien à faire. Impossible de lutter contre lui : « à base de pilier », Algésiras gagnait toutes les parties, et empochait tous les maravédis. L'artisan, qui avait horreur de perdre, proposa même de faire supprimer la colonne et d'y substituer une poutre de fer allant d'un mur à l'autre. En apprenant le projet, Algésiras pâlit, son pilier lui rapportait quelques bons petits douros par semaine. Mais la transformation aurait été coûteuse et risquée, et le propriétaire n'y consentit point.

— Vous ? mais vous ne jouez pas au billard... vous jouez au tonneau ! lui disaient ses amis.

Algésiras était de bonne composition, il en supportait bien d'autres...

Martinez appela Gaspar, paya et sortit. Mais, au café, la question du pilier alimentait encore la conversation.

PRÈS la grand-messe, Martinez se promenait sur les quais. Avril purifiait le ciel et conférait aux eaux des transparences de cristal. Il allait, et distribuait équitablement ses saluts et ses sourires entre le gratin du village. Il s'écartait, laissait la droite avec une courtoisie de rigaudon. C'était le seul moment où il s'autorisait, où il s'obligeait à sourire, puisque nous avons convenu qu'en fonctions le funéraire devait s'interdire le rire et même le sourire. En effet, durant le *travail*, toute sa personne décelait un sérieux, une rigidité funèbre. La mort est la seule chose qui n'admette pas de plaisanter ; car celui qui meurt, on l'enterre, et c'en est bel et bien fini...

« Mais quel est donc ce village de malheur, où les gens sont si peu pressés de mourir ! » pensait Martinez, tandis qu'il allait le long des quais, parmi des groupes de personnes saines et bien en chair... Cependant son contentement intime et à peine dissimulé n'aurait pas échappé au bon observateur. Car l'affaire prenait de l'extension : on y recourait des localités voisines. L'ordonnateur était si intelligent, si attentif, tellement zélé qu'il fournissait tout, absolument tout, sauf la dépouille mortelle ; il fallait bien que la clientèle fournît quelque chose, après tout...

Même Andrea, si revêche parfois, se bonifiait au contact de son frère, suivait ses conseils. Elle confectionnait les habits religieux pour les morts et, après bien des protestations encore, elle avait fini par s'adonner à l'affaire avec enthousiasme. N'est-ce pas l'empereur Vespasien qui répondit à son fils, alors que ce dernier lui reprochait d'avoir créé un impôt sur les urinoirs publics : « L'argent n'a pas d'odeur » ?

Martinez déambulait seul avec ses pensées. Un *Nocturne* de Chopin vint à sa rencontre aux abords de l'établissement de bains. Dénué de toute culture musicale, il n'en connaissait pas l'auteur, mais il laissait les notes se lover dans sa poitrine. Les hommes d'apparence froide ont aussi leurs attendrissements. C'était la fille du propriétaire qui agrémentait ainsi les bains chauds. Le soleil traînait dans le ciel une mine de convalescent. Le temps n'incitait pas aux stations immobiles, mais de jeunes couples s'asseyaient à la terrasse des thermes. La señorita au *Nocturne* s'arrêta de jouer, et Martinez entendit alors le souffle régulier de la chaudière qui alimentait l'établissement...

Le printemps tout neuf découpait nettement le profil de chaque chose. Les dernières mouettes mêlaient leurs taches claires aux moirures vertes des vagues... La mer, travaillée, massée par les tempêtes de l'hiver, montait gaillardement. Martinez laissait paître ses regards sur la prairie céleste et la prairie marine, quand il entendit dans son dos :

— Où va notre ami ?

C'était don Roberto qui arrivait en compagnie de Son Eminence. Martinez hésitait...

— Vous ne vous connaissez pas ?

— Oui et non, avoua le funéraire.

Le vieux fit les présentations :

— Martinez... Luis Garcia.

Ils continuèrent le long du môle, mais bientôt firent demi-tour parce que Son Eminence, ayant consulté sa montre, s'excusa d'avoir à les quitter.

Jusqu'à la place leur conversation se traîna. Don Roberto commentait les prix des derniers lots de terrain vendus sur le quai :

— Là, à la guérite de la sentinelle, on vient de payer 7 pesetas le pied carré. C'est effrayant ! mais où allons-nous avec des prix pareils ? Pensez donc qu'hier encore on comptait par *arpents*, et maintenant c'est par *pieds* que se débitent les terrains !

— Ce sont les temps nouveaux, don Roberto ; le mieux et le pire vont leur train et coûtent plus cher... et ce que vous devriez faire, ce serait de vendre vos vignes, par pieds aussi, aux grandes industries, conseilla Martinez à son vieil ami.

— Je ne demande que ça, moi ! mais ce n'est guère facile...

Un silence.

Son Eminence se retourna vers l'enfilade des quais.

— Le fait est qu'à une place pareille on achèterait les yeux fermés à n'importe quel prix.

L'horizon se chargeait.

En arrivant au pont transbordeur, Son Eminence prit congé

Dès qu'ils furent seuls, don Roberto dit à Martinez :

— Est-ce drôle que, dans un village aussi petit, vous n'eussiez pas encore fait connaissance !

Martinez expliqua comment le jeune homme était entré chez lui un soir afin d'acheter le cercueil de son neveu.

— A sa manière de se présenter et de s'exprimer, j'ai tout de suite reconnu l'homme distingué et sortant de l'ordinaire.

Puis il raconta par le menu, les propos de sa sœur.

Don Roberto haussa les épaules :

— Ces femmes vous ont une langue !... Tout ce que votre sœur vous a répété n'est que légende. La mère n'a pas eu plus de rapports avec l'ami du roi, l'aristocrate andalou, que ce dernier ne fut par conséquent le père de Son Eminence ; le portier du palais ne l'a point épousée, et ce n'est pas l'aristocrate qui a financé les études du garçon. Pas un mot de vrai dans tout cela. Mais votre sœur n'y est pour rien car le garçon a servi de pâture à la médisance de toutes les commères — et de bien des compères — dès son arrivée au village au retour du séminaire : le seigneur andalou par-ci le fils naturel par-là et la mère qui était une beauté !... Bien ! Ecoutez maintenant le vrai mot de l'histoire : la mère, que j'ai connue, n'avait rien d'emballant, elle était même plutôt laide ; elle avait épousé un cantonnier pas bon à grand-chose. Les premières années de leur mariage, ils vécurent à San Salvador del Valle ; puis le cantonnier mourut, et la femme vint ici, chez des parents, où elle mit au monde son troisième enfant. Comme le garçon montrait de grandes qualités, grâce à la recommandation du curé qui l'aimait bien et appréciait l'enfant de chœur, il obtint une de ces bourses que le séminaire de Vitoria accorde aux jeunes gens d'humble condition. Il y entra avec grande joie ; c'était là un tremplin inespéré pour un homme pauvre et intelligent comme lui ; mais il ne songeait pas encore à la prêtrise. Puis avec le temps et la maturité d'esprit, il a préféré tout abandonner, même les perspectives d'épiscopat, que,

selon sa sœur, une hystérique, ses professeurs lui prédisaient à l'unanimité ; tout abandonner pour vivre modestement de son travail et dans le siècle. Qu'il ait bien ou mal agi, cela ne regarde personne et ne l'a pas empêché de rester un homme profondément religieux, d'une vie exemplaire.

» Il est exact que la mère a été en service, avant son mariage, quelque temps ; mais son patron n'était ni aristocrate ni Andalou, ni ami du roi ; ce n'était qu'un brave montagnard, commissionnaire en vins... C'est curieux, mais dès qu'une famille humble donne naissance à un être spirituel, intelligent, tout de suite les gens cherchent la petite bête et en font le fils naturel d'un grand personnage. Que sa sœur soit lourde et abrutie, son frère un malheureux type, et ses parents bien quelconques, et puis après ? L'esprit jaillit où l'on y pense le moins ; c'est un de ses enchantements, sa surprise... sans être toujours à rabâcher autour de l'éternelle loi d'hérédité. »

Don Roberto pérorait avec animation. Mais l'horloge de la gare marquait une heure et demie, et ils se séparèrent.

— Au revoir, mon « poulet », nous reparlerons de cela et du reste une autre fois...

Martinez s'achemina vers sa demeure. Deux femmes descendaient sa rue, une assez jeunette, dans les vingt-deux ans, un peu pâle ; l'autre de vingt-cinq environ, bien plantée, bouche grande et fraîche, avec un je ne sais quoi de bestial et de joyeux dans le regard et l'allure...

La vie avait laissé bien peu de place à Martinez pour les errances amoureuses, et, maintenant, passé les quarante-cinq, il dédiait aux femmes des regards de touriste : contempler un beau monument sans savoir si on le reverra jamais... Mais soudain cette femme, avec son œil piquant, le ramena à des instincts cynégétiques. Il se souvenait de l'avoir rencontrée d'autres fois, en touriste encore ; mais cette fois-ci, par ce jour clair de printemps, cette jeunesse fouetta le sang de Martinez.

Il en resta tout absorbé durant le déjeuner. Andrea, la curiosité en éveil, essaya de le sortir de ses rêves :

— Alfredo, qu'est-ce que tu as ?

— Rien...

— C'est donc quelque chose, si tu n'as rien !...

— Allez, apporte les plats et occupe-toi donc de ce qui te regarde.

— Bon, bon, *hombre !* tu en fais une tête !... Quelle mouche t'a piqué ?...

— Quelle mouche ?... aucune !

Andrea dut l'abandonner à sa mauvaise humeur. Il quitta la table pour se rendre au café de la Marine.

Algésiras y plumait consciencieusement quelques novices au charmant jeu des enchères. Ses affaires devaient marcher à merveille, car, entre deux parties, il accueillait avec effusion chaque nouvel arrivant. On l'entendit *faire un cent vingt*, et *un cent trente-cinq*, coup sur coup, et les gagner. Ses compagnons commençaient à la trouver mauvaise ! Il distribua les cartes quand ce fut son tour, et appela :

— *Salmeron*, mon gars, viens ici !

Le chien obéit à la seconde. Son maître, enveloppant presque tous ses gains dans un papier, les lui mit entre les crocs :

— Rapporte à la maison ! Et Algésiras entraîna le chien jusqu'à la porte.

Ses adversaires trépignaient.

Salmeron suivit le quai, et, tournant à gauche, rejoignit la caserne des carabiniers, sans desserrer les crocs.

« Algésiras gagne au café de la Marine... » pensait une señorita en voyant, de son mirador, passer le chien.

« Algésiras gagne à la Marine... » grogna le balayeur

« Algésiras gagne à la Marine... » se disait un armateur prenant le frais sur sa terrasse.

Et un contrebandier qui revenait de La Pointe calcula : « Bien, cette nuit, je serai plus tranquille pour passer mes marchandises ! »

Par toutes les ouvertures, la caserne dégorgeait ses marmots sur le pavé, dans les couloirs, par les portes, les fenêtres, les balcons. La fille aînée d'Algésiras, en apercevant le chien, avait sonné le branle-bas, et la mère s'était postée sur le balcon central. Tandis que *Salmeron* avançait, les enfants s'ameutaient, en groupes, en vagues, en nappes ; de deux ans, de deux ans et demi, de trois ans. Ils jouaient avec des boîtes de tomates sans tomates, des boîtes de cirage sans cirage. Et seulement lorsqu'ils dégringolaient, leurs petits derrières à l'air, on pouvait affirmer :

— Voilà une fille !

— Ça c'est un gars !

La marmaille se rua sur l'animal, lui tirait l'oreille, lui attrapait la queue, soulevait une patte, écartait les babines pour découvrir les dents...

Salmeron se laissait faire, impassible. Quand les poupards en eurent assez de jouailler avec lui, Josefina du haut de son balcon, intervint :

— Allons, *Salmeron*, monte !

L'animal obéit : il avança sur la joue de l'un, sur le dos de l'autre, sur la menotte de celui-ci, le cuissot de celui-là, le ventre d'un autre...

Josefina s'impatientait :

— Heureux les yeux qui te contemplent !... Voilà cinq jours que tu n'avais remis les pattes ici !

Le chien jappa une fois, ce qui voulait dire qu'il était d'accord mais irresponsable ; s'étant acquitté de la commission, il s'en retourna au café, mais pas avant d'avoir subi une fois encore l'assaut des tyranneaux qui paraissaient suinter des murs, des portes, et des fenêtres de la caserne, en grappes désordonnées, en tas...

Martinez disait chaque fois qu'il passait devant l'édifice aux douaniers :

— Ces carabiniers, ces fils de la contrebande : à l'heure de la vérité, avec leurs épouses, comme ils désavouent leur caste ! Fini la contrebande, alors...

Il régla son café et s'apprêtait à partir lorsque entrèrent don Roberto et Son Eminence.

Salmeron jouait à nouveau sous une table, avec son bouchon, et Algésiras avait entassé devant lui ses gains, en cordillère, en sierra !

— Attendez, attendez-nous donc, nous sortirons ensemble, proposa don Roberto à Martinez.

Ils s'assirent et, en prenant du café, ils bavardèrent. Martinez observait Son Eminence ; le jeune homme témoignait de cette douceur, de cette mesure que donnent les séminaires ; le fait de vivre chaque jour aux écoutes des moindres mouvements de l'âme empreint l'être entier d'une bienveillance suprême. La vie devient plus intérieure qu'extérieure puisque son but unique est la rédemption. En général, les gens du pays parlaient fort, criaient et n'entendaient rien. Son Eminence, lui, s'exprimait avec douceur, savait écouter, était plein d'attention et de courtoisie. Physiquement, il faisait honneur à son appellation, il était grand, solide, bien fait ; son aspect aurait été plus près du fronton sportif que du séminaire ; mais ce regard !... Mais ces silences pénétrants !...

moniave

— Allons faire un tour, propose don Roberto.

Ils se lèvent et sortent ; dans la rue, ils rencontrent Manolo, l'aveugle, qui s'avance comme d'habitude, seul. Manolo se joint au groupe et tous montent vers le quartier du Cristo. De là, ils bifurquent en direction de Cabieces. Ils ont marché un bon moment et la mer s'étend à leurs pieds... Aucun mouvement dans l'air. Aux lointains, l'après-midi est de canelle et de rose.

— J'aurais aimé être marin, confesse l'aveugle, le front dressé vers l'horizon. Et vous, qu'auriez-vous préféré devenir ?

Chacun avoue sa vocation manquée. Quand arrive le tour de Son Eminence, tous l'épient.

— Ce que je suis, déclare-t-il avec simplicité, j'ai dû me déprendre de tant de choses pour être ce que je suis... que me voilà tranquille.

Puis il se tourne vers la mer, où un bateau laisse une longue cicatrice d'argent.

Les vers d'Horace, si souvent commentés au séminaire, lui montent aux lèvres :

Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Comisit pelago ratem
Primus.

(Robuste et la poitrine armée d'un triple bronze, celui qui, le premier, sur une nef fragile, osa se confier au cruel océan.)

Mais maintenant ces vers le faisaient sourire : le bateau s'avançait, sûr de lui, bien appuyé, et l'équipage, sur le pont, saluait.

Au tournant de la route de Santurce, ils entrèrent dans une guinguette goûter le chacoli. Quelques grands garçons faisaient une partie de tonneau. Au bruit des palets, Manolo se tourna tout d'une pièce :

— Pourquoi ne jouons-nous pas, nous ?

— Je ne demande pas mieux ! répondit Son Eminence.

Martinez consulta des yeux don Roberto qui grogna :

— Un peu de sérieux, un peu de sérieux...

— Je crois que ni vous ni moi ne pourrions nous mesurer avec eux ! dit Martinez à don Roberto.

— C'est ce que nous allons voir tout de suite ! s'écria l'aveugle.

— Mais vous allez faire jouer au tonneau un homme de mon âge ?

— L'âge n'a rien à voir avec cette sorte de distraction, don Roberto, affirma Son Eminence.

— Il faut vider cette querelle sur le terrain ! trancha l'aveugle.

Martinez suggéra :

— Nous pourrions jouer la bouteille de chacoli ?

— S'il en est ainsi, je ne puis faire autrement que d'accepter ! — et don Roberto se soumit.

Après avoir installé un peu à l'écart le jeu de tonneau, afin de ne point se mêler aux autres buveurs, ils demandèrent les palets.

Son Eminence souriait devant l'air effaré de don Roberto.

— Bon : en combien de points faisons-nous la partie ? s'enquit Martinez.

— Vingt mille, proposa Manolo.

Et don Roberto :

— C'est beaucoup !

— Quinze mille, alors !

Son Eminence fut préposé aux comptes. Il sortit une lettre de sa poche et traça une ligne sur l'envers de l'enveloppe pour inscrire de part et d'autre les points de chaque couple.

— Bon, à vous, Manolo, à vous de commencer ! offrait don Roberto.

Le moment était émouvant. Une fois le jeu de tonneau à sa place, Manolo se fait indiquer, par terre, le trait blanc d'où les joueurs doivent lancer leurs palets. Il le foule et, dressé, il s'avance droit vers le coffre. Là, ses mains semblent pianoter ; il caresse la grenouille, lui palpe la bouche et y enfonce les doigts. Il actionne le moulinet, touche les ouvertures latérales par où les palets pénètrent jusque dans le tiroir des 500, contourne les autres orifices. Puis il vérifie la largeur et la superficie du plan horizontal ; enfin ses doigts sensibles glissent le long des montants du coffre pour mieux en apprécier la hauteur. Il se relève et gagne à reculons la ligne de tir.

On aurait dit qu'il gardait les formes et les distances tatouées dans ses paumes. Les autres le contemplent en silence, la gorge serrée.

L'aveugle se mit à lancer les palets ; leur bruit le guide ; les deux premiers, trop courts, se logèrent dans les cases inférieures du tonneau ; le troisième atteignit le moulinet ; l'homme, alors, allongea le tir ; le palet suivant heurta la bouche de la grenouille. Un « ah ! » de surprise, d'étonnement jaillit. Un autre palet se coinça entre les pattes de la grenouille. Le son indiquait au joueur le point de chute... Le coup d'après marquait les 500 ; le palet qui suivit rebondit sur le tunnel métallique d'un 200, et le dernier, trop court, tomba par terre.

Tous s'étaient précipités autour du coffre pour lever le couvercle et compter 565 points.

— Bah ! ce n'est pas trop mal pour un premier coup ! dit Manolo pour se consoler.

Son Eminence inscrivit sur l'enveloppe les points de son compagnon. Ensuite ce fut le tour de Martinez, puis de Son Eminence, et enfin de don Roberto.

De temps en temps ils s'arrêtaient de jouer, buvaient un verre de chacoli et contemplaient la mer...

L'estuaire offrait une solitude reposante. Le ciel était net, sauf au-dessus de l'horizon, où courait une frise d'un gris plombé qui, sous l'angle solaire, se teintait de framboise.

Le jeu reprit. Manolo s'avança de nouveau vers le tonneau et recommença ses opérations de contact ; tandis qu'il reculait vers la ligne de démarcation, il semblait encore emporter dans ses empreintes digitales les dimensions et les distances. Il avança le pied droit et fléchit légèrement la jambe en lançant le palet qu'il réussit à placer dans le moulinet, ce qui emplit l'aveugle d'une joie sans borne ; les deux palets suivants rebondirent sur les babines de la grenouille.

Chaque coup donnait lieu à commentaires. Plus tard, en marquant les points, tous y mettaient leur grain de sel, épiloguant, pronostiquant...

Le chacoli se laissait boire ; un petit vin suret, de teinte « œil de coq », rallongé certainement avec des fonds de verre...

C'est don Roberto qui totalisait le moins de points, ce qui correspondait à son poignet tremblotant, et cependant, voyez si les choses sont bizarres, il remporta la première grenouille. Il reçut les félicitations chaleureuses de tous. Avec les 2.000 de sa grenouille, comme Martinez avait déjà gagné la première mi-temps, les deux partenaires se trouvaient en tête.

Son Eminence et Manolo mirent tout leur savoir à diminuer leurs 3.900 points d'handicap.

L'aveugle centuplait son adresse et son zèle. Il entourait la bouche de la grenouille avec une amoureuse insistance, mais Martinez menait toujours.

Don Roberto venait de jouer, fermement cette fois — ce qui portait leur total à 14.100, contre 11.075 — quand revint le tour de l'aveugle.

Cette fois, les points de repère de Manolo tenaient du sondage... Il se planta sur la raie blanche et commença le tir. Peu à peu il améliorait la parabole.

Le quatrième palet toucha la lippe de la grenouille, et le cinquième y entra comme une lettre à la poste ; le sixième suivit !

Stupeur générale. L'aveugle avait blêmi. Il lui restait deux palets en main ; il demanda :

— Où en sommes-nous ?

— Nous avons déjà gagné la partie par 100 points, répondit Son Eminence tout ému.

— Vous nous avez possédés ! plaisanta don Roberto.

— C'est prodigieux ! reconnut Martinez.

— Tout ce que je puis faire pour vous, si vous insistez, c'est de vous offrir la bouteille de chacoli ! proposa Manolo très content de lui.

Son Eminence le contemplait avec stupéfaction :

« Ce que peuvent l'imagination et la foi ! Grâce à une foi véritable, on finit par y voir, même sans les organes de la vue, pensait-il. Il n'y a plus que la foi qui sauve ! »

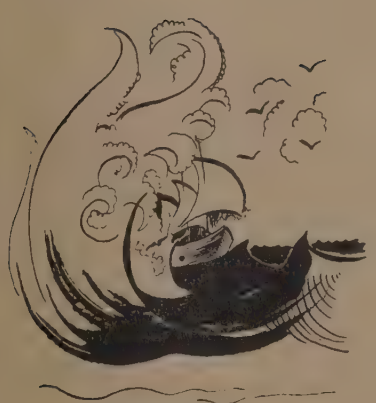
L'après-midi tombait sur l'horizon et la mer s'étalait rêveusement.

Sur la route du retour, les amis furent très loquaces... Seul l'aveugle marchait en silence. A l'entrée du Cristo, ils se dispersèrent. Son Eminence et Manolo continuaient vers la place. A la hauteur de Sainte-Claire, Manolo fut incapable de se contenir davantage, il enfonça ses ongles dans le bras de son compagnon.

— Qu'est-ce qui vous arrive, *hombre !* qu'y a-t-il ?

— C'est plus fort que moi, c'est plus fort que moi ! Il y a eu un moment où j'ai cru voir, où j'ai vu, oui, où j'ai vu !... en tirant les deux coups dans la grenouille... mais j'ai réalisé un effort tellement énorme, tellement immense pour y voir, que j'ai dû me casser quelque chose à l'intérieur, et je suis redevenu aveugle, oui, aveugle... et jamais plus je ne verrai... jamais plus, jamais plus !...

Et de ses yeux éteints des larmes jaillirent.



E dos, Martinez devina que c'était elle, et il pressa le pas. Elle venait de sortir d'une chocolaterie. L'obscurité noyait presque la rue de Coscojales, à cette heure-là. Il se hâta donc et réussit à la rejoindre dans les escaliers qui relient le quartier de la Rancheria à celui du Cristo. Depuis qu'il l'avait aperçue, il étudiait dans sa tête ce qu'il lui dirait, mais en s'approchant d'elle il perdit tous ses moyens.

A entendre ses pas, elle se retourna et lui sourit machinalement.

— Ne marche pas si vite, tu vas te fatiguer ! lui dit-il pour tout salut.

— Je le suis tellement chaque jour à cette heure-ci, que je ne pourrais guère l'être davantage !

— Tu travailles beaucoup, donc ?

— Faut bien, sans quoi on vous fiche dehors...

Au Cristo, elle prit à gauche. Le quartier s'animait : Martinez craignit de se faire mal juger s'il était vu en compagnie d'une aussi jolie fille, et de nuire ainsi à sa réputation.

En croisant quelqu'un de connaissance, il se sentait affreusement gêné. Elle s'en aperçut :

— Je rentre chez moi, et j'habite loin ! prévint-elle.

— Où est-ce ?

— Près d'Aceta.

— Cela ne te fait rien que je t'accompagne ?

— Oh ! moi !...

Et elle lui sourit.

Après le Cristo, quand les passants se firent plus rares, Martinez retrouva sa langue :

— Alors, tu ne m'as pas encore dit comment tu t'appelles...

— Vous ne me l'avez pas demandé !

— C'est vrai...

Elle s'arrête, le regarde un instant et lui déclare :

— Eh bien moi, je vous connais : vous êtes celui des morts... je vous ai vu à la porte de votre magasin.

— Appelle-moi croque-mort, pendant que tu y es !

— Non, mais vous fabriquez les boîtes, et vous prévenez le curé pour les enterrements.

Et elle éclata de rire, ce qui ne fit pas très grand plaisir à Martinez :

— Ce métier-là te déplaît, ma fille, ou quoi ?

— Bah ! du moment qu'il sert à vivre !

— Mais si tu avais un fiancé, qu'est-ce que tu aimerais qu'il fût ?

— Employé de bureau ! avoua-t-elle sans hésiter.

Ils firent quelques pas sans parler.

— Et toi, que fais-tu dans la chocolaterie ?

— De tout : le mélange dans le moulin, le marquage des tablettes, l'empaquetage... Ça dépend... et comme ça de 7 heures à 7 heures !

Sa poitrine se souleva en un profond soupir.

— Eh ! cela te profite bien, en tout cas !

— Qu'il est gentil !...

Ils quittaient la route. Le chemin devenait sombre ; et, dans le noir, Martinez respirait des senteurs de cacao et de canelle. Il se sentait envahi d'une tendresse d'épicier... Il la prit par le bras, mais elle se dégagea doucement :

— Pas si vite !...

Martinez en resta tout penaud. Ils montèrent une côte sans s'humaniser. De place en place, se dressait une maison. C'était la limite de Sestao.

La jeune personne s'arrêta devant un pauvre portail.

— C'est ici que j'habite, lui dit-elle en se tournant vers lui.

Soudain le ciel s'éclaira du reflet tremblant des hauts fourneaux. Il la contempla dans cette lumière de forge :

— Tu n'as pas bonne mine...

— C'est vrai, je suis claquée.

Il lui tendit la main :

— Nous nous reverrons, n'est-ce pas ? demanda Martinez.

— Pourquoi non ?

Elle se perdit dans les escaliers.

La main de Martinez sentait le chocolat.

« Cet après-midi, elle a dû empaqueter », en conclut-il, et sa poitrine débordait d'un indicible contentement.

De retour chez lui, il s'assit, très satisfait.

Andrea le dévisageait : « Toi, t'as un enterrement de *Première Spéciale* et de châsse d'*acajou* ! Qu'est-ce qui a bien pu se passer aujourd'hui ? », se disait-elle. Mais elle ne lui posa aucune question.

Il but et mangea plus que de coutume et il se rendit au café, chose qui ne se produisait le soir qu'à certaines veilles de fêtes... et, à son retour, Andrea, qui ne s'était pas couchée, remarqua qu'il sentait gentiment le vin... « Voyons... un gros enterrement, ce qui le réjouit le plus, avec raison, il n'en a pas... Qui serait donc à l'article de la mort ?... Oui, ce doit être ça. Aurait-il rencontré don Rufino cet après-midi ? »

Quoi qu'il en fût, Andrea eut un sommeil très agité. Le lendemain matin, Martinez se mit de très bonne heure au travail. Le débarras et l'atelier étaient toujours pleins de matériel, au cas où tous les voisins auraient eu l'idée de mourir subitement. Après un entretien avec le bourrelier du Cristo, le funéraire décida la fabrication de malles à bon marché, doublées de fer-blanc peint et qui avaient grand succès parmi les paysans qui venaient au marché et les gens modestes.

— Moi, je les fais en un clin d'œil, avait affirmé le bourrelier.

Et l'idée parut bonne à Martinez : « Ce serait le meilleur moyen de ne pas rester à se tourner les pouces et de s'occuper en attendant », réfléchit-il.

— ... Le fer-blanc, je l'achète au village d'à côté, à Baracaldo, et je le peins moi-même, expliquait le bourrelier ; tenez, venez voir celles que j'ai ici ; eh bien je les vends 15 douros et elles me reviennent à 3 douros...

Martinez pensait : « Cet homme est fou de m'ouvrir ainsi les yeux... »

Naturellement, quelques jours plus tard, le bourrelier s'arrachait les cheveux ayant aperçu à la devanture de Martinez, auprès d'un cercueil, une malle mieux *finie* que les siennes...

Il vit Anselmo et l'interpella :

— Combien vendez-vous ces malles ?

— Douze douros.

Martinez les fabriquait en un tournemain et pouvait se permettre de les vendre 3 douros moins cher que celles du bourrelier, qui, au fond, n'était qu'un menuisier amateur.

Pendant plusieurs jours, Martinez confectionna des malles. Il les montait avec une prodigieuse facilité. C'était bien vrai que, l'outil en main, Martinez filigranait le bois. On reconnaissait le disciple de feu Blas, le meilleur charpentier que connût la rive gauche durant bien des années. Don Vicente, l'organiste, disait du vieux patron qu'il n'avait jamais vu pareil « orchestreur de bois ».

Et quels arpèges il en sortait !

Du temps de Blas, l'époque d'or de la menuiserie, il n'y avait pas, dans les villages, de spécialistes en ébénisterie comme à présent. Un bon charpentier d'alors savait tout faire : aussi bien un encadrement de porte qu'un *chanteau,* une armoire sculptée qu'une commode ; parce qu'on travaillait avec l'outil, c'est-à-dire de ses mains ; maintenant les ateliers se sont remplis de machines. En ce temps-là, dans le pays, les bons menuisiers étaient tous ébénistes ; aujourd'hui, la majorité se contente de couper, scier et assembler...

Mais il y eut une malle que Martinez, plongé dans ses pensées amoureuses, fabriqua de « a » jusqu'à « z » ; il se servit de noyer sec au lieu de pin, sans la recouvrir de fer blanc. Ce fut magnifique. Le premier soir qu'il « la » rencontra, il lui dit :

— Je viens de terminer une malle ; je l'ai très bien réussie et je vais t'en faire cadeau.

— Une malle ?... ce qui est bête, c'est que je n'ai pas grand-chose à mettre dedans...

Martinez réfléchit :

— Tu as raison, j'aurais d'abord dû t'offrir de quoi ranger dans la malle, et ne te la donner qu'après...

— Bien sûr... ; mais ça ne fait rien, envoie-la-moi tout de même.

Il lui fit parvenir son cadeau.

Elle ne tarda pas à l'en remercier :

— Ma mère trouve que c'est très joli ! précisa-t-elle.

— Tant mieux...

— Tu verras, je m'en servirai dès que j'aurai n'importe quoi à y serrer.

Si bien que Martinez se trouva dans l'obligation de lui offrir de quoi mettre dans la malle :

« C'est vrai que j'ai été idiot de lui envoyer une malle ! se reprochait-il. Je lui aurais donné une paire de souliers, elle se serait trouvée beaucoup plus contente et je n'aurais pas été obligé ensuite, moi, de lui colloquer une malle... »

Depuis cette affaire-là, Martinez retrouvait assez souvent Eloïse, la chocolatière. Andrea, tout de suite au courant, fut incapable, un soir, de garder sa langue davantage :

— Tu n'as pas honte ?... Le diable seul pourrait avoir l'idée, à ton âge, d'entretenir une femme...

— L'entretenir ?... Pourquoi ?

— Parce que tu n'es plus en âge de te marier, ni, je crois, de rien d'approchant... enfin.

— Je suis en âge de faire ce qui me plaît !...

— Celui qui te verrait avec elle te prendrait pour son père... Et c'est vrai que tu pourrais l'être...

— Eh bien je ne le suis pas !

— Je le sais...

Ils se dévisagèrent avec un fraternel mépris.

— Je vais te dire ceci pour la dernière fois : je te prie de ne plus te mêler de ma vie intime tant que je ne t'aurai pas demandé conseil.

— C'est bien.

— Et sois tranquille, le jour où j'aurai besoin de conseil ce n'est pas à toi que je m'adresserai !

— Le seul détail que je te faisais remarquer, si l'amour te met un bandeau, c'est que tu l'emportes au moins de vingt-cinq ans...

— Et puis après ?

— Après ? Que je suis ta sœur, et que je serais navrée de te voir faire des sottises !

— Des sottises ?...

Il allait lui répondre brutalement, mais il se contint et sortit.

Les jours suivants, ils vécurent côte à côte, ne se disant que l'indispensable.

Martinez s'abandonnait à son fatal envoûtement. Chaque soir il l'attendait au rond-point de la Rancheria, pour être moins en vue, et il l'accompagnait jusque chez elle. L'Amour, avec un grand A, ignoré dans sa jeunesse, montait en lui comme une source. Son cœur, presque vieux d'un demi-siècle, connaissait des tourbillons de musiques inconnues...

Pendant ce temps, sa sœur se lança dans l'espionnage avec une froide frénésie de célibataire convaincue. Elle paya un gamin pour qu'il les suivît et lui racontât leurs entrevues. Elle cuisina les autres employées de la chocolaterie afin de se renseigner sur la vie de leur compagne.

L'amour dont débordait Martinez se dépensait même auprès des cadavres à ensevelir...

Eloïse était une femme étrange. Elle promenait toujours un air de belle fatiguée. Si Martinez lui proposait quelque chose, elle acquiesçait invariablement ; mais elle le considérait comme un homme respectable et lointain, et quand il lui parlait il la devinait prête à répondre :

— Je vous écoute parfaitement, don Alfredo...

En quittant son travail, elle semblait toujours lasse, et toujours elle avait hâte de regagner sa maison pour s'asseoir.

Par exemple, elle acceptait tout avec un large sourire blanc et inexpressif.

Quand il la regardait, elle avait l'air de contempler quelqu'un d'autre qui se serait trouvé derrière lui ; et lui avait l'impression de regarder dans le vide. Ce premier amour éblouissait et incendiait Martinez, comme toujours les premières amours. Mais l'héroïne ressentait la double fatigue du travail et de se savoir attendue à la porte par un homme qui ne l'intéresserait jamais.

Un soir qu'elle quittait l'usine plus fatiguée que de coutume, d'une fatigue qui rapetissait ses grands yeux :

— Ne m'attends pas demain, je ne serai pas libre.

Le pauvre Martinez se promena seul le lendemain soir. Il ne sentait pas à son côté la fatigue et la voix chaude d'une jeune femme. Il n'avait pas l'ample sourire de la femme pour accueillir ses paroles insipides. Et, tout en marchant, il ne respirait plus l'âpre parfum d'une chair moite.

A leur rendez-vous suivant, elle le reçut avec un « bonsoir » si faible et si languissant qu'elle-même se sentit dans l'obligation de le renforcer.

Deux compagnes qui les doublaient, en les voyant, furent prises d'une soudaine quinte de toux.

Ils cheminèrent en silence.

C'était vrai que Martinez ne brillait pas dans sa technique de conquérant... Elle, par contre, avait déjà joué au torero, elle savait s'y prendre !

Ils passaient derrière l'église quand elle lui demanda :

— Tu n'as pas de répugnance à toucher tes morts quand tu les ensevelis ?

— On se fait à tout...

— Peut-être, mais moi je ne consentirai jamais à être palpée par un homme qui pelote les morts...

Il était si loin dans ses rêves qu'il ne l'entendit pas.

Ce soir-là, une lettre l'attendait chez lui, postée du village même :

« Les nuits où vous ne sortez pas avec la femme que vous accompagnez souvent, elle, elle sort avec un autre..., et vous, pauvre dupe ! vous êtes dans le figuier. Ils se voient dans l'impasse des Frères, où ils se pelotonnent dans une encoignure, pour se croquer de baisers. Lui, c'est un employé de bureau de la fabrique où elle travaille : un homme jeune, et non une baderne...

» Tâchez de redevenir raisonnable, vous en avez l'âge...

» QUELQU'UN A QUI VOUS FAITES PITIÉ. »

Andrea le vit pâlir, couleur de cendre, puis verdir.

Une rage sourde lui fit mettre en pièces le billet anonyme.

— Qui est venu apporter ça ? cria-t-il.

— Le facteur.

Ils se fouillaient du regard.

Elle lui tint tête.

Il fit demi-tour et s'enferma dans sa chambre. Il n'en pouvait plus ; il se jeta sur son lit en sanglotant. Un désarroi immense lui crevait le cœur. Il avait envie de mourir, de disparaître, d'en finir :

— Ah ! la mâtine..., la g... ! Elles sont toutes les mêmes ! Y en a pas une pour racheter l'autre !

Une vague de honte et de dégoût lui glaçait le sang.

Andrea regarda par le trou de la serrure, puis elle y colla l'oreille... Elle entendait le lit remuer.

Elle revint dans sa chambre. « S'il savait que c'est moi !... »

Le gamin qui épiait les amoureux était venu tout lui raconter :

— Quand ell' va pas avec vot' frère, ell' va avec Rodolfo, l'employé, et ils se fourrent dans la ruelle aux Frères.

— Comment le sais-tu ?

— Parce que je les ai z'yeutés !

— Quand ?

— Pas plus tard qu'hier.

— T'es sûr que c'étaient eux ?

— Que j' tombe raide mort si j' mens !

— Tais-toi, ne dis pas des choses pareilles !...

Pour que son frère ne reconnût pas le papier, elle se rendit chez une amie, et là, contrefaisant son écriture, elle avait rédigé la lettre anonyme et donné une peseta au gamin :

— Tiens, mets-y un timbre à deux sous et poste-là... Tu garderas le reste.

Les yeux de l'enfant brillaient. Elle resta à la porte du bureau de tabac pour surveiller la manœuvre, puis elle le vit mettre la lettre à la boîte.

Elle rentra chez elle tranquillement et attendit... « Que se passera-t-il maintenant ? Va-t-il réagir en homme et fera-t-il un esclandre, ou restera-t-il comme une baudruche ? »

Le malheureux continuait : « Tu n'es qu'une renarde, une grue !... C'est vrai, le premier jour où je l'ai aperçue, je me suis bien dit que ce n'était qu'une grue, et j'étais tombé juste ! »

Martinez consulta sa montre, elle marquait 6 heures. Sa figure se figea et il se tut. Anselmo parti, le patron resta un moment dans l'atelier. Il prit une matraque qui se trouvait dans le débarras, en fit un paquet qu'il serra sous son bras et il sortit. A 7 heures il était posté devant la taverne qui fait le coin en face de la Poterie et par où passerait le couple. La veille, Eloïse lui avait dit qu'elle ne pourrait pas le voir aujourd'hui. Si la lettre anonyme était vraie, dans un instant, il en aurait le cœur net. Il s'envoya deux verres de cognac pour être d'attaque.

Une fenêtre de la taverne s'ouvrait sur le raccourci de Sainte-Claire. Il attendit, installé là. A 7 h. 30, il commençait à désespérer lorsqu'il vit Rodolfo traverser la rue Neuve ; il passa en face du couvent des religieuses et disparut dans l'impasse, un cul-de-sac où ne donnaient que les portes de service de quelques propriétés inhabitées en hiver, et dont les rares lumières étaient soigneusement lapidées par des aspirants donjuanesques, pour y créer l'obscurité propice.

Martinez, nerveux à point, se préparait. Peu après, Eloïse apparut. Elle regarda à droite et à gauche avant de traverser ; près de l'école des « Frères », elle laissa passer un groupe d'ouvriers qui descendait du Cristo, et elle se perdit dans la ruelle.

Martinez l'avait aperçue ; il gagna la porte, puis rentra à nouveau ; il tendit son verre vide et demanda un troisième cognac qu'il avala d'un trait.

La nuit était brune et dorée.

Il paya et traversa la rue. Il allait atteindre l'impasse quand il se rendit compte qu'il avait oublié sa matraque à la taverne. Un instant il pensa se mettre en chasse sans arme, mais, réflexion faite, il revint sur ses pas, reprit la matraque et un autre petit verre ; puis, chauffé à blanc, il se rendit sur les lieux.

Il n'avait pas fait cent mètres quand il les surprit, collés contre l'embrasure d'une porte, comme deux flammes en une seule. Martinez empoigna sa matraque et fonça sur eux... Mais il en est encore à se demander ce qu'il sentit alors dans les jambes, dans les doigts de la main, dans les jointures du bras, qui l'empêchait d'agir. Une telle angoisse le prit que sa bouche devint sèche et que des larmes de feu sillonnèrent ses joues.

Ses jambes, seules, continuaient de le porter en avant. D'autres couples se tenaient de place en place et, en les dépassant, Martinez comprit qu'ils le gouaillaient. Il se mit à courir, à courir plein de honte, sans tourner la tête.

Il s'arrêta parce que son cœur galopait. Empoignant avec dégoût la matraque, il la cassa en deux sur son genou et en jeta les morceaux par-dessus un mur.

Il se sentait soulagé, comme si une grande fraîcheur lui descendait le long de la poitrine. Toutes ses jointures avaient repris leur fonctionnement normal. Il contempla le ciel et se mit à rire :

« Je suis un amoureux complaisant, oui, je suis complaisant » et il posait ses index sur ses os pariétaux en guise de cornes. Et soudain une véritable furie le gagna contre le couple et il fit volte-face dans un mouvement sanguinaire, mais à mi-chemin il réalisa qu'il n'avait plus rien pour cogner, et il dut se résigner à remettre le projet à une date ultérieure : quand il se serait procuré une autre matraque... « C'est cela, dès que j'aurai une autre matraque, je les descendrai ! » Et, persuadé qu'il ferait justice, il rentra satisfait chez lui.

Mais à la maison, il fut incapable de soutenir le regard d'Andrea et il s'enferma immédiatement dans sa chambre. Au matin, après mûres réflexions, il comprit son ridicule et se sentit une grande pitié pour lui-même : « Je suis un pauvre diable... », et il tourna longuement dans sa tête les plus simples solutions à ses problèmes. Enfin il se leva aux claquements des premiers portails et au brimbalage des bidons de lait. Il n'en pouvait plus, son cerveau bouillait comme un pot-au-feu ; un écœurement de malade lui ôtait tout courage, et il dut se remettre au lit parce que cela n'allait plus du tout...

Voyant que son frère ne descendait pas travailler, Andrea se rendit auprès de lui. Dès en entrant elle lui prit la main.

— Je suis une gourde, Andrea ; une triple gourde...

— Du moment que tu en conviens...

Elle lui dardait un regard de tigresse :

» Si tu avais un peu de honte, au moins ; c'est ce qui vous manque souvent, à vous autres, hommes...

Les yeux de Martinez s'embuaient...

» Bon, qu'est-ce qui t'arrive ? Allez, dis-le moi vite, parce que j'ai à faire.

Mais le frère ne trouvait pas de paroles.

Andrea remettait de l'ordre :

» Elle est jolie, la maison à cette heure, pendant que tu rêvasses ! »

Mais au milieu de la matinée, elle revint un peu radoucie :

— Tiens, prends ce bouillon avec un jaune d'œuf ; tu n'as rien mangé hier soir, et c'est tout bonnement de la faiblesse que tu as. Et puis habille-toi et ouste, hors d'ici que je fasse la chambre !

Il obéit et descendit à l'atelier, où il s'assit, guignant la rue. Anselmo le lorgnait de temps en temps, et, soudain, comme si une idée lui revenait, l'ouvrier lança.

— Ces cierges d'accompagnement, je ne sais si vous avez remarqué qu'ils ne sont plus sortables pour une *Première Spéciale*...

— J'irai à Bilbao un de ces jours, répondit le patron.

Après le départ d'Anselmo, Martinez monta déjeuner, mais sans grand appétit. Sa sœur le considérait d'un air revêche. Dans la soirée, après le travail, il se rendit à la taverne de Colas. L'ancien compagnon était mort pendant que Martinez naviguait ; les vieux parents restaient seuls.

Quand la femme le vit entrer, elle s'émut :

— Vous !... l'ami de mon pauvre garçon !...

Le vieux père Colas se traînait depuis longtemps.

— Qu'a-t-il donc ?

— La pire de toutes les maladies... les années ! se lamenta la femme.

Martinez s'attabla parmi quelques amis, et but deux verres de blanc. Après un petit bavardage, il sortit car c'était l'heure du dîner. Le tramway de Bilbao arrivait devant le cabaret. Un couple qui suivait les rails se réfugia précipitamment sur le trottoir, où il se tint quelques secondes entre la taverne et le tramway. Aucun moyen d'éviter la rencontre ; Martinez, en avançant, les eut devant le nez : Eloïse et le secrétaire ! Le funéraire blêmit. La chocolatière ne put supporter son regard et baissa la tête...

Le pauvre Martinez fut quelques heures à se remettre de la rencontre. Il gardait le parfum sauvage et amer de la femme, et l'éclair de ses grands yeux...

Il avait envie de pleurer, mais il sut se contenir. Une rage sourde lui tournait le sang. Il se mit à siffler pour tromper sa peine.

Andrea s'entretenait devant le portail avec la femme de Celso :

— Alors, as-tu faim ? s'enquit-elle, les yeux dans les yeux.

— Pas très !...

Ils montèrent. Le dîner les attendait. Un maquereau frais suivit la potée de poireaux ; après l'avoir ouvert en deux, Martinez repartit dans ses pensées.

— Qu'as-tu ?

— Ah !... et il se mit à manger sans appétit.

Tout de suite il alla se coucher.

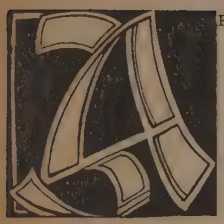
« En vérité, le destin n'a guère été généreux envers moi », se disait-il, tandis que défilait dans sa tête le film de son existence jusqu'à son échec amoureux. « La vie ne m'a rien donné, rien... : le peu que je suis n'est que le résultat d'un immense effort personnel... »

Comme autrefois, il eut peur de mourir, et son cœur s'arrêta, de frousse...

« Et cependant je veux vivre, vivre ! Qui est donc celui qui prodigue aux uns tant d'intelligence, de richesse, de beauté et en accorde si peu aux autres ? »

Il se rebellait. Il se prit à haïr les religieuses de Sainte-Claire et les Frères Augustins, comme s'ils étaient coupables de tout ce qu'abritait leur ruelle sordide.

D'autres vagues désirs le hantèrent jusqu'à son sommeil...



PRÈS déjeuner, il fit un tour à la Marine. Don Roberto pérorait comme aux jours de ses plus grandes exaltations :

— Tout cela est la faute de « la Montagne ». Si le minerai de fer s'était tenu à 500 kilomètres sous terre nous n'aurions pas connu cette invasion d'étrangers ; la rivière ne se serait pas peuplée d'usines et de racaille, ... les émigrants sont les pires graines de chaque nation et ils apportent avec eux leurs vices et leur immoralité. « La Montagne » est la grande fautive ; « la Montagne » a tout enfourché sur ses cornes et tout fichu en l'air !

Et il voyait « la Montagne » telle un gigantesque taureau, hérissée de pointes menaçantes.

Mais la crise fut de courte durée ; d'ailleurs, quand don Roberto perdait son idée fixe, il redevenait charmant.

Martinez s'inquiéta d'Algésiras, qu'il n'avait pas vu depuis longtemps.

— Il rôde par là ; ses affaires tournent à l'aigre, précisa Manolo.

— Que lui arrive-t-il ?

— Ah ! mais vous n'êtes pas au courant ? On a refusé, à l'examen, tous les carabiniers qu'il avait présentés !

— Tous, moins un, rectifia don Roberto, ce veinard était en effet natif de Porcuna, la région qui parle, paraît-il, le meilleur andalou.

— Mais ce fut si catastrophique ?

— Ils échouèrent tous sur l'épreuve de langues. Et, pour finir, on s'aperçut qu'Algésiras parlait très mal l'andalou...

— Que me racontez-vous là ?

— C'est comme je vous le dis. L'andalou de sa ville natale, Algésiras, ne serait pas de l'andalou pur; il serait contaminé par l'accent anglais, et, naturellement, voilà l'écueil dans lequel le pauvre homme a donné...

— Mais, voyons, il y aurait donc un andalou plus pur que l'autre ? s'étonna Martinez.

— *Hombre*, évidemment !

— Et quel est donc celui qui détient la quintessence ?

— Le plus élégant, enfin, l'andalou le plus pur, se parlerait dans un petit village de la province de Jaen...

Et au milieu de ce village, dans un quartier ;

Et au milieu de ce quartier, dans une rue ;

Et au milieu de cette rue, dans une maison ;

Et dans cette maison, à un étage ;

Et dans cet étage, sur un seul côté ;

Et des deux côtés, celui de droite ;

Et dans celui de droite, l'andalou d'une seule personne.

— Et quelle est cette personne ? s'inquiéta Martinez.

— Nul ne la connaît ni ne sait qui elle est.

— Alors, elle n'existe pas !

— Mais bien sûr qu'elle existe, elle existe ! Eh bien, il ne manquerait plus que ça !

Il y avait de la farce dans l'air.

— De sorte que ce pauvre Algésiras devra renoncer à être professeur de langues ?

— J'en ai bien peur ! gémit l'aveugle.

— Je ne m'explique pas ce besoin de purisme dans le zézayement...

— Eh bien, voyez : c'est là-dessus qu'ils font bien d'être implacables, car la preuve en a été faite que sans véritable accent andalou, impossible de dépister un contrebandier !

— Mais enfin, cette lacune pourrait être compensée par d'autres connaissances ?

Don Roberto et Manolo hochèrent la tête négativement.

— Et Son Eminence ?

— Il est mal fichu, précisa don Roberto.

Martinez se hâta de regagner l'atelier.

— Je partais vous chercher, lui dit l'ouvrier.

— Pourquoi donc ?

— Le grainetier qui vient de casser sa pipe.

— J'y vais de ce pas ! Quel est le numéro de sa maison ?

— Le 41.

Le patron repartit. « Nous ne sommes rien, songeait-il. Avant-hier j'ai rencontré cet homme sur la place ; il n'avait pas mauvaise figure. Je n'aurais jamais pensé qu'il serait ma proie quarante-huit heures plus tard... Les grains et les fourrages rapportent. Je suppose que les enfants lui offriront pour le moins une *Première Simple*... Dans ce *modèle sarcophage* que je viens de finir, mon bonhomme s'en ira superbement au cimetière. A moins que les enfants ne soient pas disposés à payer le cercueil 450 pesetas ! S'ils me laissent leur débiter le petit discours que j'ai prévu pour ces cas-là, je crois que je les attendrirai. Enfin, c'est un œuf à gober, selon l'expression de ce pauvre Algésiras dans les carambolages faciles ; mais attention à ce que mes gains ne me filent pas par la bande comme à un mauvais joueur de billard ! »

Les enfants se montrèrent raisonnables.

Pour le funéraire, un mort était toujours un spectacle gai, sa chose à lui... A l'heure de la dissimulation devant la famille, il en arrivait à des raffinements de plus en plus subtils. Un jour, Martinez, chez une vieillarde célibataire et riche à millions, faillit éclater de rire devant l'air navré des neveux... Mais il savait gouverner son visage avec maëstria !

Il se composait des têtes à tous les prix : depuis celle à cercueil d'acajou et *Première Spéciale*, avec faire-part sur quatre colonnes en première page, jusqu'à la tête d'enterrement de *Dernière Indigents*, la plus rébarbative qui se puisse imaginer ; le croirait-on : un mauvais observateur penserait que cette tête-là était la moins douloureuse des deux, et il se tromperait, car, naturellement, le visage et le masque sont deux choses bien distinctes.

Toute sa soif d'extermination lui bouillait dans la gorge devant un cadavre. Avec un mort sous la main, Martinez se transformait. Non pas qu'il fût un mauvais cœur ; sorti de sa profession, il n'était point un ange non plus ; toutefois, ses mauvais désirs et ses défauts étaient ceux d'un homme normal mais, en pleine action, pourquoi le cacher ? Il souhaitait la mort de toutes les personnes aisées du village et des environs.

Plus il avançait en âge et moins il s'occupait de sa conscience ; sûrement parce qu'il la craignait, et depuis son échec amoureux il la sentait particulièrement noire...

Dès le plus jeune âge, l'existence avait été si dure pour lui qu'il était devenu jaloux et haïssait son prochain. Laissez donc un homme à demi mort de faim dans une masure jusqu'à ses dix-huit ans, vous verrez ce qui arrivera ! Avec une telle vie de souffrances et d'âpretés, l'âme la plus sensible finit par se fausser, s'endurcir. Il commença par en vouloir à ses camarades d'école plus heureux et mieux portants que lui, gamin chétif et mal nourri. Tant de fois il avait essayé de montrer ses élans naturels et il s'était buté à la fatalité ou à l'incompréhension. Il se rappelait à présent la déception qu'il avait connue durant son apprentissage, alors qu'ayant fabriqué, avec toute sa tendresse, un coffret pour la fête de sa mère, il le lui offrit précisément le jour de la mort du petit frère ! Son imagination lui faisait revivre d'autres scènes de son enfance qui, toujours, avaient tourné à son désavantage... Et, quand il semblait sorti de misère et qu'il commençait d'avoir une main d'ébéniste, ce crachement de sang providentiel selon le médecin, avait eu raison de ses dernières forces. Il avait dû vivre à l'hôpital, livré à son découragement. Un désir de vie et de vengeance s'enracina dans son cœur. Ces heures-là décidèrent de sa vie : l'hôpital avait fait un autre homme qui survécut par miracle, grâce aux soins de sa mère. Boni, le vieux sonneur, avait seul noté le changement. Le jeune homme devint plus silencieux, plus renfermé, avec de la rancune et une âme plus dure et plus froide. Son attitude était celle de l'homme qui serre farouchement quelque chose contre sa poitrine. Boni, alors, le décida à naviguer, à quitter le village. Le vieil ami avait bien raison de dire que « c'est sur mer qu'on connaît un homme ».

L'âme de Martinez frémit à l'évocation des scènes du passé, mais il ressent un malin plaisir à les raviver, à en alimenter sa haine universelle...

Il évoque la façon dont il apprit à lutter pour une vie meilleure : c'était dans le bateau anglais *Galgate*, qui commençait à dérouter de Sainte-Rosalie (Basse-Californie, Mexique), vers Portland (Orégon, Etats-Unis), puis vers Liverpool. Il partait avec des machines et des tissus pour New-York, via La Havane. Alfredo avait économisé quelques livres et il tenta de les faire fructifier. Parmi l'équipage, plusieurs Mexicains de Basse-Californie devinrent ses premiers clients. Alfredo commença ses prêts au taux mensuel de 5 %. A ses débiteurs il faisait signer des paperasses, mais sans être bien fixé sur ce genre d'opérations-là. Il ouvrait l'œil, et, dès que les autres touchaient leur solde, leur tombait dessus. Au début, tout alla bien. Mais peu à peu les rentrées devinrent plus difficiles. D'autre part, il ne pouvait se plaindre au capitaine, les prêts entre matelots, surtout à ce taux usuraire, étant défendus.

La dette des Mexicains s'accroissait, quand ceux-ci exigèrent encore un nouveau prêt avant de descendre à La Havane, Alfredo refusa. Malgré supplications, promesses de tout rembourser avant New-York, Alfredo fut inébranlable...

Un dimanche soir qu'il n'y avait pas grand monde à bord, un des Mexicains, le plus décidé, sortit un pistolet pour le braquer sur la poitrine d'Alfredo :

— Et maintenant nous attendons que l'ami nous allonge quelques *pesos*...

Le pauvre charpentier tremblait tant que les jambes et le souffle lui manquaient. Il sortit l'argent qu'il portait sur lui, ses économies de plusieurs années de navigation sur la *Galgate*, et le leur remit. Ils quittèrent le bateau et disparurent sur le quai.

Alfredo demeura sur le pont jusqu'au matin, attendant leur retour. Au moment de quitter l'escale, les Américains n'avaient pas donné signe de vie, au grand soulagement du capitaine ravi de leur désertion. Il les remplaça immédiatement et la goélette leva l'ancre. Alfredo, sur le pont, contemplait longuement le port... :

« Adieu, sueurs et privations de tant d'années ! Adieu, livres sterling d'or, si convoitées, dans l'ardeur et le souci de sortir de la misère ! Je n'entendrai plus votre tintement joyeux et je ne sentirai plus votre agréable poids ! *Adios, adios !* »

Il en tomba malade. La nuit, dans sa couchette, il se sentait le goût de sang à la bouche ; une grande faiblesse le gagnait.

Tout était à recommencer...

Dans un des voyages à New-York, la *Galgate* entra en réparation au chantier naval. En tant que charpentier, Alfredo toucha un certain pourcentage sur le travail. Toutes les œuvres mortes furent changées, radoubées et peintes ; ainsi rénovée, avec sa voilure consolidée, la *Galgate* faisait plaisir à voir !

A peine de retour à Liverpool, le bateau repartit à pleine charge pour Rio de Janeiro où, pour la première fois, il devait relâcher. L'arrivée de nuit à Rio de Janeiro éblouit Alfredo avec les îles Pae et Mae qui gardent l'entrée, et le fort qui s'élève au centre de la baie tout illuminée. La nuit était sereine et les lumières de la côte se reflétaient dans les eaux tranquilles. Au fond, l'ombre des montagnes abritait la ville étincelante.

Alfredo se rendit à terre avec un camarade qui connaissait Rio. Ils parcoururent tout le quartier mal famé. A chaque porte, d'assez vieilles femmes, noires ou métisses, poudrederizées à outrance, aux extravagantes coiffures à rubans, psalmodiaient en scandant avec des bâtons :

Passem, senhores, passem ; passem a ver a sessão...
Melhor antes que despois ; no deixal-o pra mais tarde

Des marins de tous les pays et de toutes les races entraient et sortaient. Au long des rues, les vieilles, assises sur des pliants bas, continuaient à taper le sol plaintivement, à gémir leur rengaine :

Passez, messieurs, passez ; passez donc nous voir...
meilleur avant qu'après ; ne remettez pas à plus tard.

Ils firent plusieurs maisons. Une odeur âcre les rejetait en arrière dès l'entrée. Les femmes étaient grandes et noires, exagérément fardées, comme toutes les négresses attirées par la blancheur. Ils purent admirer de véritables monceaux de chair, empaquetés de soie bariolée ; des yeux grands et tristes qui regrettaient, par delà les rues asphaltées, leurs forêts vertes.

Dans une des maisons, on ne sait qui raconta qu'ils étaient marins ; ou bien, l'habitude d'en voir les fit reconnaître à la démarche ; mais une « matrone », les doigts chargés de bagues et à demi plongés dans les poches d'un minuscule tablier rose, s'approcha de l'oreille d'Alfredo et, de ses grosses lèvres, murmura :

— *Meu cher senhor...*

Le charpentier se retourna, s'entendant saluer de façon si correcte. Dans un mélange de portugais et d'argot argentin, elle lui demanda s'il n'avait point apporté quelque crème ou eau désodorisante de Paris, de *França*, qu'elle lui paierait sterling.

Alfredo s'excusa, il n'avait rien.

La négresse hésitait. Elle se dirigea vers une porte intérieure et, remuant son énorme cabèche, elle lui roula des yeux tendres :

— Allez, viens que je te donne un *bon charuto*.

— Que me veut cette « dame » ? s'enquit Alfredo auprès de son compagnon.

— Elle t'offre un cigare... pour t'enjôler.

— Je n'ai rien, c'est vrai ; nous verrons à un autre voyage ! ajouta-t-il avec un sourire.

— *Moulto reconnaissante à Votre Excellence,* répliqua la négresse, inclinant la tête.

— Cré nom ! Quelle archiamabilité chez les Brésiliennes !

— La bonne femme disparut par la porte du fond pour revenir tout de suite avec un flacon :

— *Vô nâo connaissez pas ?*

— Non...

— *Creume de lait.*

— Très bonne, hein ?

La négresse acquiesça. Le flacon ne contenait qu'un fond d'un produit français qui donnerait une blancheur identique à celle de la préparation. La matrone disparut encore une fois et rapporta de nouveaux flacons, noirs cette fois, avec des étiquettes orange et or. Toutes promettaient le même résultat :

And leaves the skin white, fresh and delicate.

Presque tous venaient de New-York et quelques-uns de *London.*

Les « filles », assises sur une banquette grenat qui courait contre les murs du salon, suivaient la scène avec des yeux de veau, sérieuses, timides...

— A mon prochain voyage, je vous apporterai quelque chose d'approchant.

— Ah ! *moulto bien ! Perfeitamente !... Mais maintenant j'ai plou rien !* se désolait la négresse.

Déjà en confiance, elle rapporta encore quelques pots et flacons vides. Certaines étiquettes représentaient une jeune femme en train de s'appliquer le liquide aux aisselles. Chaque fiole promettait une odeur exquise et suave.

Ils sortirent.

— *Adeus, meu bon Senhor !*

La négresse leur fit des révérences.

— C'est curieux, dit Alfredo, chacun soupire après ce qu'il n'a pas.

Son compagnon plaisanta :

Assis au pied d'un ravin
Un nègre chante ce refrain :
« Mon Dieu, quoi donner pour être blanc,
Même s'il fallait devenir Catalan !... »

Ils revenaient vers le bateau ; après un silence, Alfredo reprit :

— Je dois vraiment avoir la tête d'un navigateur, tu vois : elle ne t'a pas demandé, à toi, si tu avais des crèmes et des parfums ; pas plus sans doute qu'à tous ceux qui ont défilé ce soir chez elle. C'est étrange ; une fois, à Oslo, un Scandinave me proposa de me payer, mieux que personne, l'orange que je pourrais détourner pour lui de notre chargement. Le plus drôle, c'est que notre brick, arrivé de la veille, ne contenait que de l'huile !

— Si quelqu'un dépensait en Europe ses quatre sous pour apporter aux négresses ces fameux produits, il ferait de l'or !

Alfredo, voyant devant lui un concurrent possible, essaya de le refroidir :

— Ces femmes-là n'ont jamais un maravédis !

— Si elles ne l'ont pas, elles le volent ; les négresses dépensent en crèmes et parfums jusqu'au dernier centime ! Le blanc et la bonne odeur sont leur obsession ; pour cela elles sont capables des plus grandes bassesses... Tu as vu leur envie de posséder les produits de Paris, de *França,* comme elles disent !...

*

Durant le retour vers Liverpool, Alfredo évoqua plus d'une fois le vol des chenapans mexicains : avec cet argent-là, combien de drogues il aurait pu se procurer pour les écouler à Rio !... Mais patience, maintenant il était en bonne voie.

Il fit plusieurs voyages en consacrant à cette marchandise tout ce qu'il pouvait et même ce qu'il ne pouvait pas. Puis il la plaçait dans les maisons de passe les plus élégantes. Chose curieuse, il remarqua que les femmes qui payaient le mieux, étaient souvent les plus déjetées. Pendant quelques voyages, il travailla en accord avec un Carthagénois de l'équipage, qui le déchargeait d'une partie du trafic. Mais ne pouvant se fier à son collaborateur, il le liquida.

Alfredo s'engagea sur un paquebot français qui faisait le trajet entre le nord de la France et Rio. L'affaire prenait tournure, lorsqu'à un de ses voyages il fit la connaissance d'un parfumeur basque. Le magasin de ce compatriote de Valmaseda ouvrait dans une des rues principales de Rio. Cet homme avait l'air de brocanter honnêtement, mais il était un peu noceur. Alfredo voulait développer son négoce et nul mieux que son « pays » ne pouvait s'associer à lui. Après maintes discussions, l'accord fut conclu. Alfredo cessa bientôt de naviguer pour se fixer à Rio. Les matelots de la ligne France-Brésil, lui fournissaient la marchandise. Alfredo commença de parcourir la côte. Santos, Sao-Paulo, Porto-Alegre, Campos, Bahia, Victoria... Mais qui connaît le Destin ?...

Il se lia avec Francesca pour l'avoir souvent aperçue sur le seuil de son magasin. C'était une Lucquoise dont le type se rapprochait des vierges de Raphaël, de Rome plutôt que de Pérouse : haute, les yeux clairs, des bandeaux qui mettaient en valeur son front bombé. Leurs magasins se touchaient. Elle vendait des rubans, des dentelles et de la bimbeloterie. La Toscane était belle et arrogante. Alfredo se surprit plus d'une fois à bigler en direction de la superbe Italienne, surtout aux heures d'ouverture et de fermeture où ils se rencontraient dans la rue ; notre ami, toujours galant, la saluait avec une courtoisie tout espagnole. Quand le voisinage établit entre eux des liens de sympathie, elle vint de temps à autre acheter un parfum ou un produit de beauté chez les Basques.

Les associés alternaient : quand Alfredo restait à la boutique, l'autre, Francisco, visitait la clientèle de Rio ou allait au-devant des bateaux qui leur apportaient crèmes et parfums sélects. En dernier lieu, ils avaient monté un petit laboratoire où ils préparaient des poudres et des pommades qu'ils vendaient ensuite comme venant de Paris, de *França.* Le laboratoire se tenait dans la banlieue et Francisco, le plus compétent, en assura la charge au début.

Etait-ce une illusion, mais Alfredo croyait remarquer que l'Italienne lui faisait les yeux doux, comme disent les Français ; elle montrait la tête pour le moindre prétexte et répondait par un large sourire aux « mots » ou aux compliments de l'Espagnol. Un soir, ils donnèrent ensemble leurs tours de clé, et, tout naturellement, prirent le même chemin. Alfredo lui ayant proposé de s'asseoir à une terrasse de Rio Branço, elle accepta de bon cœur. En buvant du jus d'ananas, ils se racontèrent leurs vies. Alfredo embellit la sienne ; Francesca aussi, nous le supposons. Elle baragouinait un mélange de français et d'espagnol et se disait veuve d'un ingénieur italien venu à Rio pour diriger une plantation de caoutchouc ; il était mort d'une angine de poitrine ; avant son mariage, il avait eu une crise, mais ne s'en était pas ouvert à sa femme ; leur union fut de courte durée et ils n'eurent pas d'enfants. La veuve réunit ce qui lui restait pour acquérir le magasin qu'elle améliorait peu à peu.

C'était en plein mois de décembre et la chaleur suffoquait. Un négrillon poussait une voiturette de noix de coco. Les lumières commençaient à s'allumer. Francesca semblait triste et amollie ; elle ne voulut pas qu'Alfredo la reconduisît.

A quelques jours de là, elle revint chez l'Espagnol pour acheter une « neige » rafraîchissante. Comme il refusait son argent, elle s'entêta et finit par le lui lancer sur le comptoir :

— Si vous n'acceptez pas les bons comptes, nous *né* serons pas bons amis ! menaça-t-elle.

Il fut bien obligé de céder. L'heure de la fermeture approchait et Francesca lui dit :

— Alors ? M'accompagnerez-vous ?

— Dieu ! Je crois bien ! C'est un honneur pour moi !...

Ce même soir, ils dînèrent ensemble au restaurant du *Pain de Sucre.*

Une voiture les conduisit jusqu'au haut de la montagne. Le funiculaire n'existait pas encore.

De la cime, la vue est incomparable sur le port et la baie. Martinez n'avait jamais compris grand-chose à la Nature ; mais, maintenant, après tant d'années, s'il veut chercher dans ses souvenirs le plus éblouissant, il évoque cette soirée-là. Aux pieds du *Pain de Sucre,* le panorama de Rio de Janeiro n'est qu'éblouissement ; oui, voilà le seul mot qui convient !

Le restaurant disposait ses tables à photophores sur une élégante terrasse taillée dans la falaise. Chaque petite table diffusait son clair-obscur intime sous la grande nuit étoilée.

Une fois assis, Alfredo se demandait : « Mais comment suis-je ici, ce n'est pas pour moi, tout cela !... »

La douce voix de Francesca le rappelait.

Elle avait posé sa main fine sur la sienne :

— Quel *ménu* prendrons-nous ?

— Celui que tu préféreras, moi je n'ai pas d'avis.

La carte des plats était devant eux. Le maître-d'hôtel, incliné, crayon et papier en main, attendait les ordres.

Alfredo calculait déjà la dépense. Il avait touché quelques factures l'après-midi, dont il allait justement verser le montant à la caisse lors de l'arrivée de Francesca. L'argent ne lui manquait donc pas, mais où était-il venu se fourrer ?...

C'était elle qui avait proposé ce restaurant si chic. Lui, dans un moment de... je ne sais pas !... l'avait invitée à dîner, avec de modestes intentions d'homme habitué à compter. « Dieu sait où tout cela me mènera !... » Il se vit déjà lancé dans une existence dispendieuse près de cette femme splendide.

Il se rappela sa vie de privations et de sacrifices, depuis sa sortie d'Espagne jusqu'à l'affaire de parfumerie qui lui rapportait enfin quelques milliers de douros...

Mais cela pouvait s'en aller en fumée d'un moment à l'autre... Alfredo se sentait mal à l'aise, une sueur froide au front.

— Tu es tout morose... tu *né* me *dises* rien... la vue ne te *plaisé* pas ?

Elle regardait la baie, où un navire, enchâssé d'argent par le miracle de la lune, laissait sur la mer une brève cicatrice miroitante.

— Si, elle me plaît ; tout me plaît auprès de toi...

Leurs mains se prenaient. Les regards se pénétraient...

— ... Tu n'as jamais vu danser la machicha brésilienne ?

— Non.

— Ce sera pour tout à l'heure...

Un « carrosse » les descendit du Pain de Sucre et les déposa au *Nice,* sorte de cabaret près du port.

Francesca demanda une bouteille de champagne :

— De la *Veuve,* n'est-ce pas ? précisa-t-elle au garçon.

Puis d'une voix séductrice :

— Comme *jé* suis veuve moi aussi, il me *plaisé dé* favoriser mes compagnes !

Sous l'effet du dîner et des libations, tout tournait autour d'Alfredo...

Il porta la main à sa poitrine pour palper le portefeuille. Le souvenir de Boni et ses conseils lui montaient à la gorge, mais il éclata de rire...

Le champagne lui piquait le nez : manque d'habitude !

Soudain, la lumière du gaz s'éteignit pour faire place à un projecteur unique sur la piste. L'orchestre attaquait. Toute l'assistance, nègre dans sa majorité, tourna la tête. L'« étoile » arrivait au centre.

Elle commença une danse lascive.

— C'est la *machicha* brésilienne ; les meilleures matchiches *sé* servent ici ; voilà pourquoi *jé* t'ai amené... chuchota Francesca.

Montait une odeur capiteuse de forêt. Les hanches épousaient le rythme, étroitement.

Un chantonnement gagnait toutes les bouches, s'enflait, atteignait au délire.

Les yeux de la danseuse traduisaient la montée du désir, jusqu'à ce que ses bras se fussent pliés comme des flammes vaincues et que l'agitation eût trouvé refuge et fin dans les muscles des jambes.

— Ça te *plaisé ?*

Il répondit oui, machinalement, mais il se sentait malade ; la bouche sèche et le cerveau brûlant.

Quand la lumière revint, Alfredo ne sut où regarder.

Cette marée montante de sueur nègre l'étourdissait. On mâchait une atmosphère épaisse et âcre.

La Toscane l'enveloppait de ses profonds yeux bleus, tandis qu'elle faisait mousser son champagne à l'aide d'un moser.

— Qu'est-ce qui *t'arrivé ?*

— Je ne me sens pas bien.

Ils sortirent.

Au cours du trajet, Alfredo, un peu retapé, se dit : « Maintenant, je prendrai congé à sa porte. Pour une première et une dernière fois, mon escapade n'aura pas été un mal... Ainsi, plus tard, je saurai dire le goût du champagne, et raconter un dîner dans un restaurant de luxe en face d'un des plus beaux panoramas du monde. »

Mais devant sa porte :

— Tu *né* veux pas monter ? Monte, je t'offrirai un wisky bien frais.

Il obéit.

Le lendemain il n'osa pas lever les yeux vers la boutique d'entre-deux et de rubans.

« C'est bel et bien fini » se disait-il chaque matin, pleurant de rage ; mais cela ne finissait pas. Sa volonté, cette volonté qui, durant tant d'années, n'avait suivi qu'une ligne droite, n'était plus qu'une loque...

Et bien des soirs, avant la fermeture, il appelait le comptable :

— Pourriez-vous me donner 200 *contos ?*... Je vous les rendrai dans quelques jours ; mais que don Francisco n'en sache rien, n'est-ce pas ?

— Soyez tranquille !...

Le plus grave c'était que don Francisco faisait la même démarche :

— ... 200 *contos,* dites-vous ?

— Oui, mais je vous en prie, par un mot à don Alfredo !

— Soyez tranquille !...

Ainsi les associés mangeaient l'affaire... et le plus grave c'était qu'ils...

Mais n'anticipons pas.

Un jour le comptable dut se rebiffer :

— Ecoutez, don Alfredo, il ne reste plus rien, à moins de faire main basse sur les articles du magasin...

Francesca, ce soir-là, le trouva préoccupé :

— Qu'a donc le *mio trésoré ?*

— Rien...

Mais à la fin il lui conta ses malheurs. Et le lendemain elle l'emmenait chez un ami :

— ... avec un intérêt très modique... C'est un caballero...

Le caballero se faisait appler Monsieur le Comte. Le comte était grand, robuste, presque d'une carrure d'athlète ; la barbe noire taillée en queue de canard ; il affectait des airs badins. Il montrait, grâce au sourire, une dentition de jeune caïman.

— Bravo, bravissimo ! répondait-il à tout.

Par exemple, il pria don Alfredo de bien vouloir signer :

— Vous savez, les contrats sont les contrats. Moi j'aime par-dessus tout la clarté ! et il eut un coup d'œil pour Francesca.

Mais, à quelques jours de là, voyant don Francisco soucieux, la Toscane s'enquit :

— Qu'a donc le *mio trésoré* ?

— Oh ! rien ! que je n'ai plus d'argent pour continuer sur ce pied-là...

— Mais cela n'a *aucoune* importance ! Demain nous en aurons !...

— Je me demande comment...

— Un de mes amis ; tu verras, avec un intérêt très modique...

Rien qu'à les voir entrer, l'œil de Monsieur le Comte pétilla. Quelques signatures deux ou trois *bravissimo* savamment espacés...

Ces derniers jours, l'Italienne joua auprès de ses cavaliers servants la belle comédie de la passion. Elle prodiguait, à des heures différentes, sa tendresse échevelée entre les bras de don Alfredo et de don Francisco...

Mais le temps et les rôles judiciaires ne pardonnent pas. Un jour don Alfredo reçut un avis de comparaître devant les tribunaux. La veille, justement, Francesca lui avait proposé de s'enfuir avec elle au Pérou. Un autre jour, au lendemain de sa demande à don Francisco de filer avec elle à l'Equateur, l'associé reçut sa convocation.

Ni l'un ni l'autre n'avait de quoi payer : ce fut la saisie !

Et le matin suivant, Monsieur le Comte arrivait au bras de la belle Francesca, afin de prendre possession du magasin !

Les deux associés échangèrent un regard de compréhension...

Dans la rue, Alfredo se mit à calculer l'argent qui lui restait et ce qu'il pourrait bien tirer de quelques habits et d'un ou deux bijoux.

Ils échangèrent un regard railleur :

— Nous ne pouvons rester un jour de plus à Rio ! constatait Alfredo, moi, je me tire vers le Sud. J'irai voir quel air on respire à Buenos-Aires !...

— Moi, je file au Nord, décida l'autre, je tâterai le terrain de Costa-Rica...

— Gare aux dames ! fit Alfredo.

— Je t'en dis autant !...

*

Le petit jour trouva Alfredo à Buenos-Aires. La nostalgie de la mer le poussa vers les rives de La Plata, parmi les entrepôts et les balles. Cherchant avidement les noms des voiliers, il s'imaginait en trouver un de connaissance. Mais les vapeurs dominaient, et les trois-mâts et les bricks amarrés aux quais prenaient l'air triste et poussif de condamnés à mort. Leurs voilures tremblantes lui désespéraient le cœur... Alors il erra dans la ville. Avenue de Mai, on construisait un immeuble et Alfredo s'arrêta pour suivre les travaux. Deux hommes sortaient en parlant ; à leur accent, il reconnut des « pays », et s'approcha d'eux, le béret à la main :

— Bonjour ! N'auriez-vous pas du travail pour un de chez vous ?

Celui qui avait l'air d'un entrepreneur répondit :

— Vous êtes donc Basque ?

— Oui.

— De quel côté ?

— De Bilbao.

— Et avez-vous un métier ?

— Oui, je suis menuisier-charpentier.

— Ah ! voilà... c'est que je ne pourrais vous offrir pour le moment qu'une place de manœuvre...

— Ça ne fait rien !

— Bon, alors revenez cet après-midi et demandez le contremaître — c'est moi... Mais habillez-vous autrement, vous ne pouvez pas travailler dans cette tenue !

— Entendu et à tout à l'heure !

Alfredo était ravi...

Il passa tout l'après-midi à monter des briques dans un panier, à la hauteur du second étage. Le soir, il était éreinté. Le quatrième jour, un samedi, on lui paya la semaine entière, sur l'ordre du contremaître, ce qui émut Alfredo : tout le remuait à présent... Après avoir remercié son compatriote, il se chercha un logis modeste. Il devait à nouveau se serrer la ceinture, mais avec soixante pour cent de son gain, il aurait de quoi vivre.

Il se remémorait les paroles de Boni : « Dès que la jeunesse passe, faut avoir de l'argent, d'une façon ou d'une autre... La seule chose qu'on ne te pardonnera pas, ce serait d'être pauvre. »

Lorsqu'il croisait une femme de quelque classe qu'elle fût, il baissait les yeux : « L'argent ! vaut mieux le jeter à l'eau qu'aux femmes ! » Il faut avoir de l'argent et jusqu'à maintenant il n'existe qu'un moyen d'en avoir : c'est de l'économiser. A nouveau sa volonté se tendait comme une arbalète et c'était l'essentiel. Au bout de quelques jours, son corps finit par acquérir une souplesse animale. Il s'activait au travail.

Quand il sortait le soir, ses espadrilles le guidaient inexorablement vers le port. Il cherchait parmi les marins le visage d'un ancien compagnon. Et, surtout, il désirait découvrir un bateau immatriculé à Bilbao pour sentir un peu la chaleur de sa terre maternelle, lui, l'homme seul et déraciné.

Dès qu'un navire abordait, Alfredo y courait, en quête de quelques bricolages. Un jour, un Basque lui vendit des jouets dont il tira 7 pesos. A bord, il fut heureux de trouver quelques travaux de charpentier... mais le manque de nourriture et l'excès de travail le débilitaient.

Un soir, il reconnut un matelot de chez lui. Instinctivement il bifurqua, de peur d'être aperçu. Il ne remit plus les pieds sur le quai. L'orgueil l'emportait sur le besoin ! Après son travail, il se rendait à une confiserie où, pour une somme modique, il charriait et cassait du bois, balayait le magasin.

Il se couchait tard. Au lit, il comptait ses deniers. Il se fit une bourse qu'il portait attachée à la taille.

Le désir d'améliorer sa condition le soutenait. Il connaissait, pour les avoir goûtés, bien que brièvement, les avantages de l'argent, et l'ambition l'aiguillonnait.

L'immeuble de l'avenue de Mai acheva de se construire, et, sur les ordres du contremaître, Alfredo changea de chantier...

Mais ses forces déclinaient encore.

Certains jours, il ne pouvait même plus remuer une poutre. Un après-midi qu'il hissait un seau de sable à l'aide d'une poulie, il fut pris d'une faiblesse. Il lâcha la corde, eut un crachement de sang et s'évanouit. On le transporta immédiatement à l'hôpital. Il se voyait mourir, vidé, sans forces ; mais la soif de vivre, de ne pas abdiquer l'emportait.

Le contremaître alla le voir deux ou trois fois. C'était un homme simple, et il lui remonta le moral quand il lui apprit que l'entrepreneur considérait son malaise comme un accident du travail et qu'il toucherait quelques pesos à la sortie de l'hôpital, pour sa convalescence.

Au long de ces affreuses journées, le souvenir de sa mère et de son village le hantait. Il pleurait souvent sans savoir pourquoi, et il ne sortait pas de sa prostration : « Comment ai-je quitté le village ? Aujourd'hui, je serais un bon ouvrier, bien considéré ; j'aurais pu mettre quelque argent de côté, et même acquérir un petit atelier. Une vie calme, sans heurts, aurait amélioré ma santé... et je ne m'éteindrais pas dans un hôpital loin des miens... Pourquoi ai-je suivi les conseils de Boni ? Pourquoi l'argent m'a-t-il tant attiré ?... Pour se permettre de l'ambition, il faut une bonne santé, et cela n'a jamais été mon fait !... »

Mais à d'autres moments une rage l'étreignait soudain, une haine contre les heureux de ce monde : « Mon Dieu, pourquoi n'avoir pas donné mes poumons à toute cette racaille qui promène une santé de taureau et m'avantager un peu, moi ! »

Un ouragan dévastateur le traversait alors ; il blasphémait, appelait sa mère, insultait la mémoire de Boni et hurlait qu'on le tenait en prison. Puis, il retombait dans sa torpeur, il baisait la main de la Sœur et lui demandait pardon, avec des sanglots...

Quand Alfredo sortit de l'hôpital, l'entrepreneur fut très chic avec lui :

— Je ne vous conseille pas de reprendre ces gros travaux ; réellement, vous n'en avez pas la santé !

Le contremaître lui suggéra :

— Tantôt, je vous accompagnerai au Centre basque voir si nous trouvons autre chose.

Ils s'y rendirent de très bonne heure. Le président, fils d'un habitant de Guernica, tenait un bazar dans la rue de Rivadavia :

— J'ai une très bonne affaire à vous proposer !

— Dites-moi...

— Vendre mes jouets dans les squares et les rues de Buenos-Aires ; moi, je vous les vends au prix de gros et le reste vous regarde !

— Bon, j'accepte !

Il s'installa dans le square Palerme avec une grande caisse de jouets. Les enfants l'entouraient. La fortune semblait tourner .

Ce travail lui rapportait davantage et ne le fatiguait pas, c'était propre et commode. La plupart des jouets étaient en bois.. Il étudia leur mécanisme et bientôt il les confectionna lui-même. Il trouvait ainsi une occupation distrayante, surtout les jours de pluie où il ne pouvait sortir. Les enfants devenaient ses amis, et son éventaire finit par être populaire. Quand la vente prit de l'ampleur, un gamin accompagnait Alfredo avec de nouvelles caisses. Il se trouvait plus à l'aise, mieux portant. C'était un beau métier que de fabriquer et vendre des jouets pour les petits. Presque tous les modèles sortaient de ses mains, à présent, il copiait les figurines allemandes, alors en vogue.

Les jours de fête, il se rendait au Centre basque et prenait du café avec ses « pays » : deux d'Eibar, un de Lequeitia, le fils d'un originaire de Mundaca, né à Buenos-Aires, et un capitaine de Motrico, marié à une Argentine.

Les trois premiers nourrissaient l'idée de se rendre au Venezuela à la recherche d'un puits de pétrole. Ils étaient jeunes, forts et astucieux, avec la pratique des affaires et la volonté d'acquérir. Ce n'est pas que la chance leur avait manqué en Argentine, mais ce qu'ils entendaient dire du Venezuela les attirait.

— Vous devriez venir avec nous, Martinez !

— Oh ! moi, je ne souhaite pas d'être millionnaire ; je me contente de peu...

Et quand ils insistaient trop, Alfredo leur répondait :

— Laissez-moi donc bien tranquille avec mes jouets !...

Mais quand il reprit des forces, ses quatre sous d'économies s'agitèrent nerveusement dans sa bourse.

Celui d'Eibar affichait une telle certitude de trouver tout de suite du pétrole que...

— Vous n'aurez à vous occuper de rien : c'est nous qui paierons les appareils de sondage. Vous ne serez que l'homme de confiance, chargé d'avoir l'œil à tout.

— Mais oui, mais oui, dans ces affaires-là, l'homme de confiance est le plus important, surenchérit celui de Lequeitia.

Ceci se passait alors qu'Alfredo, à l'aide d'une certaine avance bancaire, songeait à ouvrir un modeste bazar près du square Palerme. Un des Eibarrois, Perico, possédait quelque culture et parlait bien l'anglais pour avoir vécu en Amérique du Nord. Quand on discutait de l'affaire, il leur racontait, sur le pétrole, des choses à n'en plus finir.

Peu à peu, ils se grisaient mutuellement.

— Si nous tombons sur le pétrole, c'est la richesse pour toujours ! assurait le Léqueitien, et il faut vraiment que nous ayons la tête dure pour continuer le métier que nous faisons ici. Et puis il faut essayer... pour ne pas dire un jour que, faute d'avoir essayé, on n'est pas millionnaire !

— Il n'y a que des nègres là-bas... et un Basque y vaudra plus que toute la race noire assemblée ! Si nous allons là-bas, ce sera facile de nous imposer à toute cette pègre malodorante, affirmait Anchon, l'autre Eibarrois.

— Gare, gare ! N'oublions pas que les Nord-Américains y sont déjà, et qu'ils sont terribles en affaires ! prévint Perico.

Alfredo s'étranglait avec un cheveu... D'un côté le désir d'une vie meilleure ; mais, de l'autre, il craignait pour sa santé...

L'affaire du pétrole prit une tournure décisive. Les deux Eibarrois et le Léqueitien venaient de liquider et fondaient une société avec vues sur le Venezuela.

— Alfredo, c'est décidé, vous venez avec nous. nous avons besoin de vous ! trancha un soir Anchon. Jusqu'à ce que nous embarquions, vous recevrez une bonne solde ; en plus, comptez sur une participation aux bénéfices.

Alfredo était en forme ce jour-là : il donna son accord.

A la fin de la semaine, Perico leur apprit qu'il y avait un bateau en partance pour Porto-Rico, avec escale à La Guaira, le port de Caracas :

— Maintenant ou jamais ! conclut-il.

Alfredo dit adieu à ses jouets et aux bambins du square Palerme non sans mélancolie... Il s'attachait déjà aux gens et aux choses.

Ils embarquèrent.

Ce fut un voyage long et lent. Ils côtoyèrent presque toute l'Amérique du Sud. Le navire relâcha à Rio, mais Alfredo et ses compagnons eurent beau faire, on ne leur permit pas de quitter le bord. Leur mauvaise humeur dura jusqu'au départ. Ils restaient en vue des côtes du

Brésil et ils aperçurent l'embouchure de l'Amazone. Un véritable essaim d'oiseaux multicolores planait au-dessus de l'estuaire. L'après-midi tombait et le spectacle était grandiose. Les eaux du fleuve se levaient en rencontrant celles de l'Océan et un grondement lointain se mêlait au piaillement des oiseaux dont les couleurs chatoyaient sur le bouillonnement de la mer, comme des abeilles autour d'une ruche. L'horizon se délayait dans des couleurs de citron, d'étain, d'amarante.

— Regardez comment finit le fleuve le plus puissant du monde ! lui fit observer Perico.

— Oui, mais quelle vie magnifique depuis sa source !

Ils manquaient de combustible et, en atteignant la Guyane française, ils durent faire du charbon à Cayenne. A peine le bateau fut-il amarré que la police vint à bord pour perquisitionner. Le chef, photographies en main, inspectait le visage des voyageurs. Quand arriva le tour du Basque de Lequeitia il lui intima :

— Je vous arrête !

Au moment de lui passer les menottes, le Léqueitien gifla l'un des policiers et ses collègues braquèrent leurs pistolets. La rapide intervention du capitaine évita heureusement une catastrophe. Le capitaine et le bateau étaient français ; ceci sauva la situation.

La confusion tenait du drame. Il y avait neuf jours qu'un criminel s'était échappé des travaux forcés de Cayenne, en tout point semblable au Léqueitien, ce que les Eibarrois et Alfredo furent obligés de reconnaître : même visage de face et de profil, d'une identité stupéfiante ! Le Léqueitien était l'*autre moi*, le sosie du criminel.

— Cessez de m'embêter, voyons !... Moi, un assassin ?... Puisque je suis de Lequeitia ! criait-il. J'suis Fanfan, le fils à la commissionnaire !... tout le monde me connaît là-bas et sur toute la côte... à Bermeo, à Ondarroa, à Motrico... *Hombre !* Ne m'em...poisonnez plus !...

— Tais-toi et ne beugle plus, lui conseilla Perico, le prenant à part, s'agit pas qu'on te connaisse dans ton village, mais d'éclairer l'erreur de ces messieurs !

Grâce au capitaine et à Perico, on parvint à y voir un peu plus clair.

— Cet homme que vous prétendez arrêter est un sujet espagnol qui s'est embarqué à Buenos-Aires pour La Guaira, comme le prouvent ses papiers. Il vivait depuis plus de six ans dans la capitale argentine !... Que désirez-vous de plus ? les renseigna le capitaine.

Le chef de police compara plusieurs fois encore la photo et le Léqueitien... Enfin, hochant la tête, il s'exclama :

— *Mais c'est égal !...**

— Que voulez-vous que nous fassions ? demanda Perico.

Le chef de police hésitait. Parmi les signes distinctifs du criminel, il y en avait un ineffaçable : un grain de beauté grand et noir que l'évadé portait au haut et au côté de la cuisse droite.

« Nous allons être tout de suite fixés », pensa-t-il, et il en fit part au capitaine :

— Il faut que cet homme baisse son pantalon et me montre sa cuisse droite.

— Hein ?

— La cuisse droite, oui : un grain de beauté.

Le capitaine appela Perico à l'écart :

— Le chef assure que le criminel avait un grain de beauté, grand et noir, tout en haut et au côté de la cuisse droite.

— Et que prétend-il ?

— Que votre ami baisse culotte !...

— Dites-le-lui !

— Ce serait préférable que ce fût vous, son compagnon...

Tous les passagers suivaient passionnément...

Perico fit signe au Léqueitien :

— Le chef soutient que le criminel avait un grain de beauté noir et velu en haut de la cuisse droite.

— Et que veux-tu que ça me fiche ?

— C'est qu'il faudrait que...

— Ne continue pas... Que je me déculotte devant ces blancs-becs ? Non et non !

— C'est qu'on a fini de faire le charbon et si tu refuses nous ne sortirons pas...

— Eh bien, nous resterons !

La nouvelle passait de bouche en bouche :

— Paraît que le criminel possède un grain de beauté noir et velu au haut de la cuisse droite, murmura un planteur de cannes à sucre à l'oreille d'un Père jésuite qui partait en mission pour la Colombie.

— Et il ne veut pas retirer son pantalon, n'est-ce pas ? s'enquit le religieux.

— Ce doit être cela...

— Un grain de beauté en haut de la cuisse droite ?

— Oui, de la cuisse droite.

— Ah ! sur la cuisse droite !...

La situation devenait réellement embarrassante.

Alors le Père jésuite s'adressa au Léqueitien :

— Baissez votre pantalon... pour sauver les âmes de mes pauvres Indiens !

Ensuite une vieille dame :

— Baissez votre pantalon... pour que je puisse recueillir le dernier souffle d'une enfant qui se meurt dans l'île de La Trinité...

Puis un général qui allait descendre le gouvernement du Nicaragua :

— Baissez-le... pour que je puisse me marier avec ma révolution... !

Maintenant un jeune homme de bonne famille :

— Baissez-le... pour que je puisse me marier avec l'héritière d'un riche propriétaire de Porto-Rico...

Ainsi, l'un après l'autre, tous les passagers le supplièrent.

— Ecoute, ça suffit !... s'exaspéraient les trois associés.

Le capitaine allait se mettre à genoux quand le Léqueitien se décida :

— J'exige deux témoins !

Le capitaine et Perico s'avancèrent et le suivirent dans une cabine.

Un instant après, ils sortaient.

Le Père jésuite s'avança :

— Quoi, y a-t-il grain de beauté ?

— Oui, cependant celui de ce monsieur est châtain.

— Et que dit le chef de la police ?

— Il s'est tout de même demandé s'il ne l'avait pas fait déteindre !

— Dieu soit loué !

Pour ne point perdre de temps, le bateau leva l'ancre la nuit même. Ils mouillèrent à La Trinité et quelques jours plus tard, ils apercevaient les montagnes du Venezuela et la tache blanche de La Guaira.

Comme le mouillage n'était pas très sûr, ils prirent plus de précautions que dans les autres ports, filant beaucoup de chaîne aux deux ancres de proue et à la petite de l'arrière, appelée aussi *la traînarde*.

Perico était porteur d'une lettre adressée à un Biscayen établi à Caracas et, quelques heures après le débarquement, il lui rendit visite.

Les amis attendaient son retour avec impatience :

— Alors ?... Quoi ?...

— Du pétrole, il ne sait rien ! Lui, tient un commerce de chaussures ; mais il m'a donné une lettre pour un naturel du pays qui nous renseignera.

Le soir même, il alla voir le Vénézuélien.

— ... Oui, c'est une véritable fièvre ; les gens s'imaginent que sous notre sol le pétrole court partout. Et, pour un qui trouve, quarante perdent leur argent et leur temps. De plus, l'indigène doit travailler à son affaire sans s'occuper des sornettes. S'il y a du pétrole, cela regarde les compagnies nord-américaines associées aux capitalistes vénézuéliens... Mais que trois pelés et un tondu se mêlent de tripoter la cambrousse dans l'espoir de faire jaillir le pétrole à tous les coins, c'est pas sérieux !

Perico rapporta ces paroles aux compagnons :

— Penses-tu, il n'y connaît rien ! coupa le Léqueitien.

— Et toi, que lui as-tu dit ?

— Que nous sommes décidés à tenter notre chance !

— Va falloir acheter le matériel... proposait le Léqueitien.

— Doucement, doucement, dis-donc ! freinait Perico.

Alfredo se contentait d'écouter et de se taire, préoccupé. Jusqu'à son arrivée à Caracas, il n'avait pas eu l'idée de ce que pouvait être la chaleur, une chaleur qui vous collait, qui laissait au sol, après la pluie crépitante, une nappe de vapeur...

Il craignait de ruiner définitivement sa santé dans un pareil enfer.

Ils entrèrent en rapport avec des aventuriers, des « trotte-le-monde », véritables flibustiers de l'or noir.

On commençait à parler de gisements de pétrole au delà de Mérida, au sud du lac Maracaïbo.

— La première chose à faire, c'est d'aller là-bas, étudier sur place le terrain, proposa Perico.

— Plus tôt nous y serons, mieux cela vaudra ! conclut le Léqueitien.

Ils s'adjoignirent un connaisseur, un homme habitué à ces sortes d'entreprises. Ils firent le voyage dans une carriole à trois chevaux qu'on relayait. Durant le trajet, ils subirent une température de bain turc dans une végétation presque charnelle.

A chaque cahot de la voiture, la crainte d'un crachement de sang obsédait Alfredo. Après des jours et des nuits interminables dans la carriole, ils atteignirent Mérida et traversèrent la sierra. Ils entrèrent bientôt dans une plaine immense et désertique.

— Ce climat n'est pas pour des humains ; c'est un climat de nègres ! protesta Alfredo sans penser au mulâtre qui les guidait.

Midi les trouva dans un champ où l'on faisait des sondages. Ils continuèrent à pied, à la recherche du chef de l'exploitation.

Martinez se souvient qu'en allant vers une baraque qu'on apercevait au loin, il tomba par terre, fauché. Il resta très longtemps sans connaissance. Quand il revint à lui, les sons lui parvenaient amplifiés, denses, et il y voyait flou.

Après bien des jours seulement, il réalisa qu'il se trouvait au bord de la mer. Un homme se tenait près de lui, dans la pièce. C'était le Léqueitien.

— Où sont les autres ? s'informa-t-il.

— Ils sont restés là-bas.

— Et où sommes-nous donc ?...

— A Santa-Marta, en Colombie.

— Et depuis combien de jours ?

— Allez, reste tranquille ; le médecin a recommandé qu'on ne te parle pas...

Une poche de glace le casquait.

Alfredo se tut. Peu à peu, il reprenait ses esprits :

— Mais qu'ai-je donc ?...

— Quand nous te transportions ici et que les gens demandaient au conducteur : « Qu'est-ce qu'il a ? » il répondait toujours : « Le baiser du soleil ». Tu vois quelle gentille manière ils ont, dans ce pays-ci, d'expliquer l'insolation...

— Je vous en ai joué un tour !...

— Ça n'a pas d'importance...

— Je ne suis pas très tranquille...

— Agis à ta guise, c'est tout.

— Vraiment, ces baisers-là me font peur... ce climat n'est pas pour moi...

— Eh bien, dès que tu seras remis, tu prendras le bateau qui te conviendra le mieux et l'affaire sera close.

— Et que diront Perico et Anchon ?

— Après ce qui t'est arrivé, ils trouveront tout naturel que tu t'en ailles !

Quelques jours plus tard, un « clipper » nord-américain à cinq mâts partait pour Vera-Cruz : Alfredo s'y embarqua.

Il fuyait le soleil. Il monta jusqu'à Mexico et fréquenta la colonie espagnole. Il eut tôt fait de se créer des amitiés. Il reprit le commerce de jouets, mais il les vendait directement aux magasins. Pendant quelque temps, il tint le guichet d'un loueur de frontons : un travail de tout repos. Puis il fut premier ouvrier d'une petite menuiserie qu'il dirigea bientôt. Il commença de gagner un peu d'argent. Avec un associé, il se chargea de la charpente dans plusieurs chantiers. Plus tard, il eut un atelier à lui. Le travail ne manquait pas. Au Mexique, les menuisiers comme lui n'abondaient pas.

Martinez croit encore entendre la phrase d'un de Zamora qu'il connut à Rio !

— Les Espagnols, nous sommes, quant à la culture et à la civilisation, vieux de plusieurs siècles... Ceux-ci — il pensait aux Américains — sont de bons garçons mais ils commencent seulement à percer leurs dents !

Pourquoi donc les choses s'écroulaient-elles, sitôt qu'elles prenaient bonne tournure ?...

On tambourinait à la porte de sa chambre d'auberge. Alfredo sauta vivement à bas de son lit.

— Vite !...

— Qu'y a-t-il ?

— Un gamin en bas... Votre atelier est en train de brûler !

Il dévala les escaliers.

— L'atelier, señor, qui a pris feu !...

— Mais comment ?...

— Je ne sais pas...

Ils y coururent à toutes jambes, l'atelier n'était pas loin.

Plusieurs hommes se servaient d'une poutre comme bélier pour défoncer la porte.

A l'intérieur, les flammes avaient beau jeu. Alfredo s'appuya au mur pour ne pas tomber. La menuiserie se trouvait à la sortie de la ville et les pompiers n'arrivaient pas encore.

Des voisins accouraient avec des seaux et des bidons d'eau.

La rage et le dépit de son impuissance secouaient Alfredo ; il s'en griffait ; puis toute sa fureur dégénéra en larmes à voir anéanti de la sorte le labeur de tant d'années.

Un de ses ouvriers l'entraîna quand ne restaient que les quatre murs et que la cloche des pompiers retentissait à l'entrée de la rue.

Sans se déshabiller, il se jeta sur son lit et pleura

jusqu'au matin. De très bonne heure, il descendit, revint à l'atelier et surprit des chiffonniers qui remuaient les cendres avec leurs crochets. Des tisons luisaient encore aux arêtes de quelques planches calcinées.

Ayant mesuré l'étendue de son désastre, il se retira, découragé. Il repassa chez lui, se munit de sa police d'assurance et se rendit chez l'avocat.

La compagnie envoya immédiatement un expert sur les lieux du sinistre.

Le lendemain Alfredo revint à l'étude :

— La compagnie d'assurances, lui dit l'avocat, vient de recueillir sur vous les meilleurs renseignements ; elle n'ignore pas que votre affaire marchait bien, mais c'est une telle coïncidence qu'à peine la première prime versée — car auparavant votre atelier était assuré par une autre compagnie — qu'à peine la première prime versée, dis-je, l'incendie se soit déclaré... Remarquez bien que la compagnie admet que le feu ait été dû au hasard, mais avec beaucoup de hasards comme celui-ci... enfin, vous me comprenez...

— Oui, je comprends ! Elle ne veut pas payer le total, n'est-ce pas ?

— Exactement.

— Rien que le fait de me le proposer est intolérable !

— Réfléchissez ; n'oubliez pas que votre cas est spécial : vous êtes étranger...

— Et les étrangers, nous avons, paraît-il, le droit de nous laisser voler !

— N'employez pas un tel mot, je vous en prie... rien de semblable dans le cas présent, puisque la compagnie, selon le rapport qu'elle m'a transmis, est toute disposée à vous payer la moitié de la police.

Alfredo quitta l'étude de l'avocassier complètement abattu.

Sur les 30.000 douros, au change espagnol, de sa police incendie, la compagnie promettait de lui en verser 15.000... Et les 40.000 pesetas de bois de chêne et de sapin qu'il venait justement d'acheter sans les assurer !... Enfin, tout son capital était réduit au tiers, du soir au matin !...

« Sous quelle mauvaise étoile suis-je donc né ! Dès que j'ai reconstruit, la guigne me flanque tout par terre !... »

Il retourna chez l'avocat afin d'exiger judiciairement le paiement intégral de la police.

— Calmez-vous señor ; écoutez : d'abord vous êtes étranger, eux sont d'ici. D'autre part, il s'agit d'une très grosse société... Vous avez très peu de chances de gagner. Croyez-moi, acceptez ces quelques milliers de pesos.

— Vous, avocat, vous osez me proposer cette transaction ruineuse ?

— Justement, parce que je suis un homme de loi, je vous la recommande. Si vous vous mettez dans les procès, vous y laisserez tout votre argent et vous en sortirez « avec les mains sur la tête » !

Alfredo dut accepter. Mais, toute la nuit, il retourna ses affaires à l'intérieur de sa pauvre cervelle. Dans un mois et demi, il y aurait *vingt et un ans qu'il avait quitté sa patrie !* Le meilleur de sa vie à trimer, à souffrir sous le joug, pour en arriver au tournant avec 15 000 douros comme pourboire !...

Il n'avait connu qu'une existence insipide, cruelle, car même son époque de gaspillage avec Francesca avait été plus une agonie qu'une jouissance, à l'idée de cette femme qui dilapidait, entre deux caresses, le souci et les privations de tant d'années...

« Maintenant, je n'atteindrai jamais à la fortune, je ne serai jamais un homme important ; je manque de santé, je manque de courage... je manque même du désir d'arriver ! »

Une dépression nerveuse le tenait, dont, lentement, il sortait mal. Il retourna parmi les décombres. Il put sauver du bois, de l'outillage qu'il revendit.

Un peu rasséréné, il revint chez l'avocat et signa la transaction.

« Enfin, si je ne suis pas un homme riche, je serai un modeste commerçant. Une fois au village, j'installerai un bazar ou une confiserie. » Il saurait tenir l'un ou l'autre de ces commerces sans grand mal... « Je vivrai calmement ; et si, comme je l'espère, j'ai quelques milliers de pesetas en trop après l'achat du fonds, eh bien, je les placerai en valeurs sur l'Etat. Elles rapportent peu mais elles sont sûres, alors que tout devient tellement incertain. »

Il achèterait un chien : il avait toujours trouvé que les chiens étaient de bons compagnons. Ils se promèneraient sur les quais, en toute saison. La mer le calmait. « Je rétrécirai mes rêves et ma vie : après tout, le sage sait se contenter de peu. » Son existence et son âge l'avaient renseigné sur la véritable valeur des hommes et des choses. Ses ambitions s'étaient modérées : manger et boire avec sobriété, peu de travail, exécuté avec plaisir, et se promener dans son village jusqu'à ce que la mort...

Cette parole lui flanquait la chair de poule... Non, non ! il voulait vivre, vivre toujours, même parmi les misères et les peines.

Quand il pensait à la mort, son âme se fronçait de peur. Qu'y aurait-il de l'autre côté, Seigneur ? Quoi, quoi ?... Est-ce vrai qu'un jour nous ressusciterons tous avec nos mêmes corps et nos mêmes âmes ?...

La somme reçue, il la déposa à la banque. Quelques jours plus tard entrait à Vera-Cruz un vapeur en partance pour Saint-Nazaire, via La Havane : « En France, je trouverai facilement un bateau pour Bilbao » Il y prit place comme passager payant. C'était la première fois qu'il voyageait ainsi, en touriste. A La Havane, il se rappela les brutes de Mexicains qui l'avaient délesté. Ah ! combien de faillites connaissent les affaires, et comme c'est facile ou difficile d'être riche ! Quelle marge la vie laisse à la chance !...

Ils eurent bonne mer et bon temps jusqu'à Saint-Nazaire. Alfredo trouva là plusieurs bateaux sur le point de rallier le nord de l'Espagne. Un voilier, à charge complète pour Pasajes, via La Rochelle, Bordeaux et Bayonne, un autre pour La Corogne.

— Demain, un bateau en réparation à Nantes, lèvera l'ancre pour Bilbao, lui dit-on.

Il s'y embarqua, et voilà comment il s'était rapatrié.

Dix heures avaient sonné sans que Martinez eût songé à dîner, assis dans son atelier, se remémorant toute sa vie. Une grande tristesse le « démâtait ».

La sœur cria, du premier étage, que la table était mise depuis une heure...

« ... Ce pauvre grainetier, il ne vendra plus ni grain ni fourrage... »

... L'image de la chocolatière lui tournait les sangs, comme un cauchemar.

(A suivre.)

(Suite de la page 2 couverture.)

mal, l'emportera donc, malgré tout, sur Joseph, puisque le mal en fin de compte paraît triompher toujours. Et les écrivains semblent avoir moins de confiance encore dans les bons sentiments que l'humanité courante.

Toutes ces considérations ne doivent pas cacher l'essentiel. *Moïra* agacera peut-être les lecteurs qui s'attachent à l'esprit plus qu'à la lettre et qui s'irriteront de voir Julien Green se dérober presque toujours à leurs exigences d'explications morales. Comme les plus candides, cependant, ils avoueront que le roman présente des mérites rares aujourd'hui : il n'est aucun épisode, si mince d'apparence soit-il, qui ne participe à la création et au développement de l'action ; aucune phrase, aucun mot même qui n'ait sa nécessité intérieure. Ces conditions voulues par le romancier déterminent un style froid et sec, peut-être, mais dont la pureté un peu glacée a tout le charme des œuvres qui touchent à la perfection.

Pierre Mac Orlan constitue un cas incontestablement unique dans la littérature française d'aujourd'hui. Dès 1925 il représentait pour les jeunes gens d'alors et à cause de livres comme *le Chant de l'équipage*, *le Nègre Léonard*, *la Cavalière Elsa* le type de l'écrivain que l'on admire à la fois pour sa valeur profonde et le synchronisme sentimental qu'il présente avec son époque. Comme il aurait pu le dire lui-même en ces débuts de la radio et du phonographe — qui jouent, on le sait, un rôle important dans son œuvre — sa longueur d'onde s'accordait avec celle de ses plus sensibles contemporains. Vingt-cinq ans plus tard, rien n'avait changé : entrés depuis longtemps dans la maturité, les admirateurs de *Quai des brumes* ou des trois nouvelles réunies *Sous la lumière froide* étaient toujours aussi fervents et, d'autre part, les jeunes gens de 1950 avouaient, avec les goûts évolués de leur temps, des faiblesses certaines pour l'œuvre du récent académicien Goncourt. Dans l'intervalle, Pierre Mac Orlan n'avait fait aucune concession ni aux modes ni au monde : il continuait à vivre à l'écart, assez fier, somme toute, de sa fidélité à un certain nombre d'idées ou de conceptions esthétiques.

Pourtant, au contraire de tant d'écrivains qui s'efforcent d'effacer les traces de leur présence dans leurs ouvrages d'imagination, et de travailler pour l'éternité grâce à cet effacement, Pierre Mac Orlan ne cesse dans ses livres d'occuper le devant de la scène au même titre que ses personnages principaux. Abusé par cette attitude, un historien de la littérature contemporaine n'a-t-il pas écrit récemment que « son imagination est souvent décevante », car elle s'envole, prend de la hauteur, découvre un large horizon puis, soudain, vite fatiguée, tombe. » Et c'est pour conclure : « Mac Orlan assure à chacun de ses livres un beau départ, mais paraît se désintéresser de la suite... » Cet honnête compilateur de fiches ne semblait guère se rendre compte qu'il venait, sans le savoir, de mettre le doigt sur le caractère essentiel d'une œuvre romanesque insolite par bien des aspects, mais qui ne doit rien qu'à son auteur.

Je me faisais ces remarques en relisant *Filles, ports d'Europe et père Barbançon*, livre auquel Pierre Mac Orlan, pour son édition définitive, vient d'ajouter quelques pages. Non pour le plaisir d'éclairer des passages peut-être assez mystérieux, mais pour répondre à une nécessité profonde imposée par le temps et convaincre les commentateurs attentifs qu'un roman est une œuvre aussi peu figée dans l'esprit de son créateur que dans celui de ses admirateurs et qui pourrait, comme le pensait Léonard de Vinci de ses toiles, être sans cesse retouchée.

Pour ceux qui ne l'ont pas encore lu, il faut dire tout d'abord que ce roman présente un certain nombre de personnages qui sont typiques du monde sentimental propre à l'auteur : des aventuriers ou des filles, capitaine Hartmann ou Mlle Bambù. Comme dans n'importe quel roman, nous nous intéressons à leur personnalité, à leur démarche dans la vie, aux diverses péripéties avec lesquelles ils sont aux prises. Et progressivement nous sentons que ces fantômes surgis d'entre les pages se mettent à vivre redoutablement dans notre imagination. Le romancier, pourtant, n'essaie pas de nous duper et de nous amener à croire à leur existence *réelle ;* il a soin de nous les montrer pour ce qu'ils sont ; ne dit-il pas, en effet, du titre de son livre : « Il ne correspond point au destin de mes personnages, dont certains ne sont que des villes, parfois des morceaux de villes qui, au moment où j'écris ces lignes, n'existent plus. » Pourtant, Hartmann, Bambù, M. Uhle ont pris un tel relief en nous que nous ne parvenons plus à nous en détacher. C'est ce miracle sans doute qui explique cette permanence de l'effet exercé par les œuvres de Pierre Mac Orlan sur tant de lecteurs.

On peut citer de nombreux exemples de films ou de pièces comiques qui, sans jamais tomber dans la vulgarité, déclenchent le mécanisme mystérieux d'un rire irrésistible. Mais on compte sur les doigts les livres qui présentent ce caractère. Je suis sûr que l'Académie de l'humour rencontre beaucoup de difficultés à trouver, chaque année, un livre à couronner. Il faut donc signaler tout particulièrement le recueil de souvenirs que Fernand Rauzéna a publié sous le titre : *C'est ma tournée* (Ed. de Flore).

Enfant de la balle dont la jeunesse et l'adolescence se passèrent sur les planches des théâtres de province, providence des « tournées » vouées au répertoire mélodramatique ; familier aujourd'hui aux auditeurs de la radio, où il a fait une belle carrière, Fernand Rauzéna a la mémoire toute pleine des aventures, souvent cocasses, qui peuplaient la vie des comédiens errants. Il fut l'un d'eux, adorant son métier, mais d'esprit toujours assez lucide pour ne pas se prendre au sérieux comme tant de « cabots » qui se croient du génie et ne sont en réalité que des ratés. Il fourmille donc d'anecdotes qu'il conte avec une verve intarissable et une bonne humeur sans égale. Son livre, complètement dépourvu de prétentions, écrit avec une simplicité charmante qui ne manque pas d'élégance, est un délassement de choix.

Pendant de nombreuses années, et jusqu'en 1939 en tout cas, nombreux ont été les esprits libres qui refusaient de se laisser prendre aux pièges d'une propagande dirigée contre la Russie des Soviets par des ennemis aussi mal informés qu'eux-mêmes. Tout en déplorant des erreurs évidentes, ils faisaient confiance à un régime qui se proposait comme fin dernière l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme. En fait, leurs raisonnements, d'une sincérité évidente, reposaient toujours sur une ignorance à peu près complète des conditions de vie en U. R. S. S., de la structure même de l'État soviétique et des moyens

(Lire la suite page 4 couverture.)

(Suite de la page 3 couverture.)

qu'il employait pour cimenter sa puissance. Sous l'occupation, les mêmes hommes ont vu leur conviction se fortifier ; ils se sont félicités d'avoir eu raison, d'avoir vu juste. La brève idylle de l'après-guerre entre les plus puissantes des Nations Unies leur a réjoui le cœur.

On sait qu'ils n'ont pas tardé à déchanter. Il n'est pas question ici de la dangereuse querelle qui s'est développée depuis non seulement entre deux « blocs » de puissances, mais surtout entre deux idéologies. Il s'est produit, en effet, un phénomène très curieux : le pays le plus secret du monde ne parvenait plus à garder son secret. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, la guerre avait forcé l'U. R. S. S. à entrebâiller ses portes, et des hommes les avaient franchies dans un sens ou dans l'autre. Il en résultait donc que notre connaissance de ce monde mystérieux en était brusquement enrichie. Les esprits libres dont je parle ont donc eu progressivement entre les mains les éléments d'un dossier dont ils n'avaient jamais soupçonné l'importance. A leur grande stupéfaction, quand ce n'était pas à leur grande horreur, ils se sont aperçus que les pièces de ce dossier évoquaient étrangement un monde contre lequel ils avaient mené une lutte victorieuse : celui des dictatures policières, définies au minimum dans la mesure où on peut les opposer, par le principe et le comportement quotidien, aux démocraties, même corrompues.

Ce langage politique serait déplacé dans ces colonnes s'il n'était justifié par ce fait : cette transformation de sentiments chez certains hommes a été due à des témoignages. Presque tous ceux-ci se sont exprimés par le livre. Et la critique, même bornée aux seules qualités dites « littéraires », ne peut les ignorer. Le « témoignage », en effet, joue un rôle considérable dans la littérature d'aujourd'hui. Mais il importe chaque fois de le considérer d'abord en fonction des buts qu'il se propose, ensuite en raison de ses qualités fondamentales d'objet intellectuel livré à la curiosité ou à l'intérêt d'un public.

Cette littérature de témoignage — limitée, dans le cas qui nous intéresse, à celle qui a trait à l'un des problèmes les plus fondamentaux de notre monde — est, on le sait, fort abondante, mais d'une qualité très diverse. Le rôle d'un critique libre est d'y opérer une discrimination non en vertu de ses goûts ou préférences philosophiques, mais de la qualité intrinsèque. En l'occurrence, celle-ci ne peut se fonder que sur l'authenticité d'abord — beaucoup plus vérifiable qu'on ne pourrait penser — ensuite sur l'importance des renseignements apportés, de leur mise en place et des réactions qu'ils sont susceptibles d'éveiller.

Or, pour nous éclairer sur le problème russe, nous ne disposons en principe que de deux sources : les récits de ceux qui ont voyagé librement dans ce pays et les ouvrages de compilation qui rassemblent, avec plus ou moins d'adresse, des renseignements extraits de documents officiels. Ces derniers sont aussi suspects et contradictoires que les premiers. Car ceux-ci émanent soit d'invités officiels pour qui une politesse en vaut bien une autre et qui, d'ailleurs, sont parfaitement convaincus d'avance, soit d'hommes qui, un moment, ont été des fidèles du régime mais qui, pour une raison ou pour une autre, s'en sont détachés. Et parmi cette dernière catégorie tout n'est pas de la même valeur, on s'en doute. Le fameux *J'ai choisi la liberté* appelle, par exemple, bien des réserves.

Le récent livre d'Enrique Castro Delgado : *J'ai perdu la foi à Moscou* (Gallimard, édit.), me paraît bien autrement important. L'auteur, en effet, a évolué parmi les sphères dirigeantes, il a approché les hommes qui tiennent entre leurs mains les leviers de commande en même temps qu'il était mêlé à la vie du pays. Entré au parti communiste espagnol en 1925, Delgado joua un rôle important dans la section ibérique, en particulier au moment de la guerre civile. Après la victoire de Franco il fut envoyé en Russie comme représentant de sa section auprès du Komintern. Pendant plusieurs années il fut un sujet loyal et dévoué jusqu'au jour où des divergences d'opinion l'amènent à faire figure d'opposant, le pire des crimes chez les communistes. Exclu du Komintern en 1944, il réussit cependant à quitter la Russie après d'innombrables démarches et à s'installer au Mexique où il vit aujourd'hui.

Son livre semble pétri de sincérité. Il raconte l'aventure intellectuelle et physique d'un homme dont le passé garantissait la bonne foi et les sentiments à l'égard des communistes lorsqu'il arrive en Russie et en qui une déception se fait progressivement jour ; à la lettre, ses yeux s'ouvrent et la crise qu'il traverse renverse totalement sa croyance, en change le signe. Certes, *J'ai perdu la foi à Moscou* est d'abord l'histoire d'un homme et elle ne peut probablement prendre sa vraie signification que pour les lecteurs bien au courant, par l'intérieur si je puis dire, de l'idéologie communiste. Mais, en même temps, ce livre — écrit d'une manière alerte, vivante, dépourvue de grandiloquence — nous éclaire sur le problème russe lui-même. C'est une pièce importante du dossier dont je parlais et dont on ne saurait trop estimer la valeur.

Au fond, si paradoxal également que cela puisse paraître à première vue, on en vient donc à dire qu'on ne peut étudier le régime communiste qu'à travers ses opposants (attention : je ne dis pas *ses adversaires*). Et c'est bien pourquoi le monde a les yeux fixés sur Tito. Mais jusqu'à présent, à part les spécialistes de la politique, on en était réduit aux hypothèses faute de document valable. Le livre que vient de publier un journaliste de grand talent, Louis Dalmas, comble cette lacune. *Le Communisme yougoslave* (Éditions « Terre des hommes ») est précédé d'une importante et lumineuse préface de J.-P. Sartre à laquelle j'emprunterai quelques lignes qui me paraissent bien définir l'ouvrage de Louis Dalmas :

« Votre livre, écrit J.-P. Sartre à l'auteur, n'est ni un reportage ni un exposé purement descriptif. Certes, il est cela aussi. Vous êtes le seul en France à produire des documents de première main sur la dissidence de Tito, sur l'industrialisation yougoslave, sur la multiplication des coopératives paysannes, etc. En même temps, vous savez donner par moments à votre exposé la conviction vivante et passionnée du *témoignage*. Vous avez *vu* Tito et vous nous le faites voir. Vous lui avez parlé et vous nous faites assister à l'entretien. Mais ce qui donne à ce travail une exceptionnelle valeur, c'est qu'il est un premier essai d'interprétation en profondeur de la dissidence titiste. Au lieu de l'expliquer de force au nom d'un marxisme particulier, vous l'avez considérée comme une expérience, réalisée par l'histoire, qui vérifie, complète sur certains points et modifie sur d'autres la méthode dialectique, dans la mesure même où cette méthode permet de l'interpréter. Cette tentative est assez neuve qui laisse un événement se dérouler sous les yeux du lecteur en pleine liberté et qui se borne à nous montrer comment les faits engendrent leur propre dialectique. Elle pourrait servir d'exemple à beaucoup d'autres cas. »

Comité de Direction { Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici.

Fondateur : Georges Oudard.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 3e trimestre 1950. — Imprimeur n° 117.